



N° 305

L'ECRAN *français*

Semaine du 9 au 15 mai

1951

France : 35 francs.
Belgique : 7 fr. 50
Suisse : 0 fr. 50

L'AFFAIRE SEZNEC : la parole est à la défense et aux Parisiens le 11 mai à Pleyel

Edwige Feuillère est l'une des principales interprètes du film de Jacqueline Audry : « Olivia ».

UNE CHRONIQUE DE J.-C. TACHELLA : SANS COMMENTAIRE



Silvana Mangano sera l'interprète d'*"Anns"*, le prochain film d'Alberto Lattuada ; Gaby Morlay est prévue dans la distribution.



"Le Chasseur d'images", opérée à succès créée par Fernandes, deviendra, à l'automne prochain, un film de Jean Boyer.



June Astor tournera un moyen métrage sur le Grand Prix Automobile de Paris : réalisation du cinéaste-champion automobile Bernard de Latour.



Michel Simon sera peut-être le chef d'une agence de presse dans un film sur le journalisme que prépare Jean-Pierre Melville.



Le cinéma a déjà connu plusieurs « Zaza ». Nous en verrons une nouvelle, Sophie Desmarets, dans un film que produira Claude Dohert.

- Orson WELLES : Un film sur la guerre atomique.
- Simone SIGNORET, partenaire de Jean MARAIS ?
- DRÉVILLE : Hélène BOUCHER, pilote de France
- Laurence OLIVIER : "Bobosse", François PÉRIER.
- J.-L. BARRAULT : Mise en scène de "L'Otage".

A chacun son projet

Avant le muguet et les premiers jours de mai, les projets fleurissent actuellement sous tous les cieux. Le plus important est un film d'Orson Welles qui montrerait les horreurs d'une guerre atomique. Mais les projets de Welles s'envoient souvent bien vite. Celui-ci verra-t-il le jour ?

Universalis annonce une super-production franco-italienne : *Bellissima* que Luchino Visconti réalisera en juin d'après un scénario de Zavattini. Anna Magnani en serait la super-vedette. La version française comprendrait : Jean Marais, Michel Aucquier et Simone Signoret ; la version italienne : Amedeo Nazzari et Silvana Pampanini.

Autre coproduction franco-italienne en projet : *Rome-Paris-Rome*, réalisation de Luigi Zampa, avec Sophie Desmarets, Aldo Fabrizi, Carlo

Michael Curtis et Burt Lancaster quitteront cet été Hollywood pour venir passer quelques mois en Italie. Ils en profiteront d'ailleurs pour faire un film : *Crimson Pirate*, ou nous verrons peut-être aussi Joan Greenwood et Glynis Johns.

A Paris, tandis que Robert Lamoureux s'apprête à tourner son second film (avec Berthomieu), *Chacun son tour*, Georges Guetary se prépare à rencontrer *Une Fille sur la route*, et Rudy Hirigoyen part *Musique en tête*, avec Jacques Hélier. La distribution de *Poil de carotte* est choisie : Cri-Cri Simon succède à Robert Lynen ; Raymond Souplex à M. Lepic ; Germaine Demoz à Mme Lepic ; Berthe Bovy à Honnorine, Maurice Régamay a signé pour *Duel à Dakar*. Et Arletty fera sa rentrée en juin avec Gable de potence, d'après le roman de Jean-Louis Curtis ; Jean Aurenche et Maurice Blondel adaptent ; Richebe mettra en scène, et Georges Marchal sera le partenaire d'Arletty.

Depuis Rysel avait déjà tourné deux courts métrages dans lesquels il incarnait son héros favori : Piéduau. Il tourne maintenant un long métrage qui s'appelle *Piéduau à Paris*. Réalisation : Jean Loublignac, avec Félix Oudart, Jane Sourza, Raymond Cordy, Nathalie Nattier, Les Compagnons de la musique, René Génin, Max Dalban et Armand Bernard.

Enfin, Jean-Louis Barrault devient maître en scène de cinéma avec *L'Otage*, de Paul Claudel. Et Jean Dréville prépare *Hélène Boucher*, pilote de France, qui sera tournée en versions française et anglaise (cette dernière avec John Mills). Dans *Crois d'Agadir*, que projette Robert Vernay, sur un scénario de Chabal, on verra également un épisode de la vie d'Hélène Boucher.

Théâtre. Brigitte Aubert et Claude Dauphin ont créé *Le Rayon des jouets*, de Jacques Deval. Anne Vernon devient *La Belle de mai*. Et Claire Muriel répète *Phileas*. Gloria Swanson jouera à Chicago, l'hiver prochain, *Nina*, la pièce d'André Roussin créée par Elvire Popesco. *La Petite Hütte* sera également jouée en Amérique : Rex Harrison succède à Fernand Gravey. Tandis qu'à Londres, Laurence Olivier deviendra *Bobosse*, avec François Périer, et qu'à New-York, Frédéric March représentera *Les Oeufs de l'autruche*, après Fresnay. Un veinard, Roussin !

Le cinéma a déjà connu plusieurs « Zaza ». Nous en verrons une nouvelle, Sophie Desmarets, dans un film que produira Claude Dohert.

décidé de quitter sa quatrième femme, Silvia Ashley. Les journalistes n'ont pas encore donné le nom de la cinquième. Par contre, Robert Taylor et Barbara Stanwyck, qui divorcent, il y a quelques mois, vont peut-être se remettre. * Naissances : Pierre et Nicole Dujan ont un fils, Eric ; Serge Reggiani et Jonine Darcey ont une fille, Corinne.

De Varsovie à Budapest

Du 26 avril au 5 mai, s'est déroulé à Berlin un Festival cinématographique des Répubiques populaires, festival au cours duquel on a présenté des films allemands, tchècoslovaques, hongrois, polonais et bulgares.

A Berlin, dans les studios de la Decca, on commence à tourner deux films de grande importance : *Der Untertan*, que réalise Wolfgang Staudte, et *Roman einer Jungen Ehe*, mis en scène de Kurt Maetzig.

Nouvelles de Pologne. Film Polski a commencé la réalisation de *Gromada* (Petite Commune rurale), film dont le scénario est de Kawaferowicz et Sumierski — qui obtint le premier prix à un concours de scénarios organisé, l'an dernier, par Film Polski — et traite des problèmes actuels de la campagne polonoise. Les Ateliers du film documentaire viennent de commencer à tourner un film de long métrage sur la vie du grand révolutionnaire polonais Félix Dzirczynski. Le film, réalisé par Eugène Cekalski, d'après un scénario écrit en collaboration avec St. Wygodzki et la section historique du Parti ouvrier polonais, paraîtra au début du mois de juillet sur les écrans polonais.

Le 8 mai, présentation, à Bucarest, de *La Vie triomphante*, production des Studios Bucaresti, qui traite de la contribution des hommes de science de la République populaire roumaine à la construction du socialisme. Réalisation de Dumitru Negreanu, d'après un scénario d'Aurel Baranga et Dumitru Negreanu.

Budapest. Sortie triomphale de *Terres libérées*, suite d'*Un lopin de terre*, récemment présenté à Paris, et deuxième partie de la trilogie cinématographique de l'écrivain Pal Sabor. *Terres libérées* commence en 1944 et évoque les premières années de la liberté hongroise. Réalisation de Dimu Negreanu, avec Adam Szirtes.

Une « Semaine du documentaire hongrois » vient de se dérouler à Budapest. On sait que le documentaire hongrois prend actuellement un essor qu'il n'avait jamais connu auparavant. Deux salles ne présentent que des documentaires durant toute l'année soit ouvertes à Budapest.

Le résultat n'est pas encourageant. En dehors du hasard des rencontres ou relations personnelles, il ne reste qu'une solution, la prospection de masse. Une annon-

ce dans les journaux quotidiens

devait nous amener, les deux jeudis suivants, une queue de parents et d'enfants devant les portes du Studio Franceur.

Une sélection rapide sur la mi-

enne, un interrogatoire d'identité

10^e ANNIVERSAIRE DE "NOUS LES GOSSES"

Si les films étaient liés aux mêmes traditions que les individus nous devrions, dans quelques jours, souffrir les dix bougies du gâteau anniversaire de la mise en chantier de « Nous les gosses ». A défaut de cette cérémonie, le « Cardinet » va reprendre le film et ce petit événement plein de mélancolie pour nous permet de rallumer les quinze nostalgie du souvenir noyé depuis cette époque.

Conçu en 1938 d'après mes propres souvenirs d'enfance de l'école communale de Saint-Ouen (mon pays natal), le fief de Poulot (son père était directeur d'école de cette localité), mis au point ensuite avec mon vieil ami Modot, « Nous les gosses » fut soumis à Daquin en 1941. Il y intéressa Bordele, chez Pathé, qui lui en confia la réalisation. C'était un film de débuts. Les débuts de Daquin dans la mise en scène, les miens

par Maurice HILERO
(co-scénariste
avec Gaston Modot)



Louis Daquin explique une scène à deux de ses interprètes.

de scénariste. Ceux de Bussière en tant qu'acteur de cinéma. Enfin, ceux, généralement sans lendemain, de la majorité des gosses qui furent nos petits interprètes.

Le premier travail consistait à sélectionner cette petite équipe de gosses. Modot, Daquin et moi étions, dès le début, opposés à l'utilisation des enfants prodiges, des petits chiens savants, des cabotins professionnels. Pourtant, par acquit de conscience, je fais le tour de tous les cours, les théâtres enfatifs, les écoles de danse, les milieux du cirque et de music-hall.

Le résultat n'est pas encourageant. En dehors du hasard des rencontres ou relations personnelles, il ne reste qu'une solution, la prospection de masse. Une annon-

ce dans les journaux quotidiens devait nous amener, les deux jeudis suivants, une queue de parents et d'enfants devant les portes du Studio Franceur.

Les rescapés de cette révision préliminaire convoqués à un second examen, sont soumis à des tests plus sévères, on leur fait improviser une petite scène et ils reçoivent un bon pour aller se faire photographier dans un « Photomaton » des environs avec lequel nous avions conclu un accord. La troisième épreuve comportait l'interprétation d'une scène dialoguée du film et la dernière un bout d'essai filmé. Le tournage de ceux-ci eut lieu un dimanche. Par je ne sais quelle idée saugrenue, un organisme officiel avait organisé ce jour-là, au bénéfice d'une œuvre de bienfaisance, une visite publique des studios. C'est donc devant une file interminable de badauds amusés que ces gosses, pour la plupart débutants, tournèrent leurs essais. Cela n'était pas fait pour calmer leur trac et leur timidité. Beaucoup d'adultes n'y auraient pas résisté. Après la projection des essais, l'équipe définitive fut constituée et Daquin réunit les gosses pour leur raconter familièrement le scénario et leur expliquer leur personnage.

Un déjeuner amical, pour faire

plus ample connaissance et bavarder, réunit, dans un restaurant des

enfants, avec les gosses, Daquin, Bussière et moi-même. En cette période de début des restrictions, déjeuner au restaurant était pour la plupart de ces gosses (pour moi aussi d'ailleurs) un événement important. L'un d'eux, afné d'une famille nombreuse, dont le père était chômeur et habitant un taudis délabré de la Butte, n'avait pas de chaussures pour venir signer son contrat. Il pleuvait ce jour-là et il possédait en tout et pour tout une paire de sandales trouées.

Un autre vendait des journaux à la porte Clignancourt et son père faisait de la figuration dans le film, interpréta une silhouette de... marchand de journaux.

Un troisième, très intelligent,

possédait des dons de peintre très intéressants, mais il avait aussi une maladie de nerfs et piquait des crises imprévisibles. D'où notre angoisse continue que cela le prenne pendant le tournage.

Chaque matin, un autobus trans-

portait cette bruyante équipe de la Madeleine à Joinville.

Il en venait de tous les milieux

et de tous les horizons et ce n'était pas des petits enfants modèles ; ils nous en ont fait voir de toutes les couleurs. Mais à côté de cela que de gentillesse, que de gestes sympathiques et affectueux.

La proximité de la Marne, en

ce chaud mois d'août 1941 les attirait aussi. Et l'un d'eux, trop imprudent fut la victime d'un bain

forcé qui n'est heureusement pas de suite grave.

Un autre s'étant montré parti-

culièrement indiscipliné et désa-

gréable, Daquin avait décidé de

désister son contrat et de le chas-

ser du film. Ses camarades, una-

imes s'étant concertés, vinrent

en délibération prier le réalisateur de

pardonner et de garder le fau-

tif. Ce que Daquin, ému, fit avec d'autant plus de joie qu'il n'avait

jamais eu l'intention de sevrir au-

tement qu'en paroles.

L'esprit du film qui exalte la

solidarité enfantine avait inspiré

leur conduite ou justifiait-il par

celle-ci l'argument de notre scé-

nario ? Il m'est difficile d'être juge.

Dans les scènes de bagarre, ils vi-

raient l'action avec tellement de

feu qu'il était nécessaire, après le

tournage, de faire appel à l'infir-

mairie de service.

Il s'avéra nécessaire, dès le dé-

but du tournage, de réduire cer-

cains rôles et d'en amplifier d'aut-

res, tous les gosses n'ayant pas

répondu exactement à ce que nous



Louise Carletti et Maurice Hilero, pendant le tournage de « Nous les gosses ».

environnements, avec les gosses, Daquin, Bussière et moi-même. En cette période de début des restrictions, déjeuner au restaurant était pour la plupart de ces gosses (pour moi aussi d'ailleurs) un événement important. L'un d'eux, afné d'une famille nombreuse, dont le père était chômeur et habitant un taudis délabré de la Butte, n'avait pas de chaussures pour venir signer son contrat. Il pleuvait ce jour-là et il possédait en tout et pour tout une paire de sandales trouées.

Un autre vendait des journaux à la porte Clignancourt et son père faisait de la figuration dans le film, interpréta une silhouette de... marchand de journaux.

Un troisième, très intelligent, possédait des dons de peintre très intéressants, mais il avait aussi une maladie de nerfs et piquait des crises imprévisibles. D'où notre angoisse continue que cela le prenne pendant le tournage.

Chaque matin, un autobus trans-

portait cette bruyante équipe de la Madeleine à Joinville.

Il en venait de tous les milieux et de tous les horizons et ce n'était pas des petits enfants modèles ; ils nous en ont fait voir de toutes les couleurs. Mais à côté de cela que de gentillesse, que de gestes sympathiques et affectueux.

La proximité de la Marne, en ce chaud mois d'août 1941 les attirait aussi. Et l'un d'eux, trop imprudent fut la victime d'un bain

forcé qui n'est heureusement pas de suite grave.

Un autre s'étant montré parti-

culièrement indiscipliné et désa-

gréable, Daquin avait décidé de

désister son contrat et de le chas-

ser du film. Ses camarades, una-

imes s'étant concertés, vinrent

en délibération prier le réalisateur de

pardonner et de garder le fau-

tif. Ce que Daquin, ému, fit avec d'autant plus de joie qu'il n'avait

jamais eu l'intention de sevrir au-

tement qu'en paroles.

L'esprit du film qui exalte la

PAR CONSCIENCE PROFESSIONNELLE ET POUR "DEUX SOUS DE VIOLETTES"

Dany Robin a maigri de 8 kilogrammes



Louis Jouvet et Dany Robin dans « Les Amoureux sont seuls au monde ».



(Photo Roger Forster.)

EH ! oui... j'ai maigri volontairement de huit kilos... bien que la production du film « Deux sous de violettes » ne m'ait rien demandé. Vous me connaissiez assez rondelette, pour mon mère soixante-deux, je faisais 61 kilos. Me voici à 53... je pousse très loin la conscience professionnelle... »

C'est d'ailleurs grâce à cette conscience professionnelle que la danseuse Robin Danièle est devenue la vedette Dany Robin.

« ...Je suis née à Clamart, le 14 avril 1927... Vous voyez, je ne dissimule rien... j'ai vingt-quatre ans. Née dans la maison que j'habite toujours, je couche

dans la même chambre... » Entre un papa qui se passionne le dimanche pour les petits trains et une maman qui écrit des poèmes, Danièle passe des jours calmes auprès de sa sœur ainée. L'école communale de Clamart a noté Dany Robin : « Pourrait mieux faire. Très douée pour le dessin. » Cependant, Dany veut être danseuse ou professeur de danse et manque la classe au moins trois fois chaque semaine. Résultat : le directeur de l'école communale de Clamart ne présente pas l'élève Robin au certificat d'études... Dany le passe de justesse avec une grosse faute d'orthographe dans sa dictée. La

maitresse douée d'un terrible accent du Midi prononce le mot « frondaison » avec de telles roulades que Dany Robin écrit : l'affront des ondes... Après trois ans, le cours de danse la présente au Conservatoire où elle récolte un premier accessit la première année, un second prix la seconde année et (évidemment) un troisième prix la dernière année. On la voit à l'Opéra en drapéau, en ange (et dans un personnage indéfinissable, le jour où elle oublia ses ailes)... Son petit succès fut la valse de *Faust*.

Mais si elle aime la danse,

elle n'aime pas moins la comédie et Maurice Escande lui conseille d'entrer au Conservatoire... dans la classe de comédie, précise-t-il. Entre deux parties de patins à roulettes dans les rues de Clamart, Dany apprend le rôle d'Agnès, paie ses soixante-neuf francs pour son inscription, s'affraie un instant devant les quatre cents candidats... et est reçue première ! Le culot — comme elle le dit elle-même — la quitte et elle s'effondre en sanglotant : c'est la catastrophe si la direction de l'Opéra apprend sa double appartenance, comédie-danse !...

Tant pis ! Dany Robin continue : lundi et mardi, cours de comédie dans la classe d'André Brunot, la danse, les autres jours...

Première apparition devant la caméra : dans *Lunegarde*, la débutante Dany Robin remplace, au pied levé, une autre débutante nommée Danièle Delorme.

Dany Robin danse *Le Rendez-vous*, de Prévert et Kosma, avec le ballet Roland-Petit, et Marcel Carné, qui va tourner *Les Portes de la nuit*, fait convoquer cette jeune danseuse, pour un certain mardi.

Mais ce jour-là, après un essai passé le matin, Dany laisse tomber le cinéma pour une « figuration intelligente » dans le ballet de *Coppélia*.

Marcel Carné l'ayant jugée sur son petit essai lui fait tourner *Les Portes de la nuit*. Paris a découvert une jeune artiste... On dit : Vous savez la petite marchande de croissants des « Portes »... Et bientôt, après *Le Silence est d'or* et *Les Amoureux sont seuls au monde*, on parle de Dany Robin ! Toujours à l'heure, exacte dans ses répliques et dans ses gestes, Dany Robin est l'image même de la conscience professionnelle : « Je voulais être danseuse, je me retrouve actrice... J'ai tout fait pour mon premier métier, pourquoi ne pas faire de même pour le second ?... »

C'est une drôle de petite bonne femme que Dany : pour conserver la ligne de Thérèse, son personnage de *Deux sous de violettes*, âgée de dix-sept ans, elle s'obstine à suivre un régime infernal, au rythme de 100 grammes de viande, 150 grammes de légumes, 1 fruit, 3 verres de thé par jour...

Aussi s'il vous arrive de déguster un sandwich au jambon dans les couloirs du studio de Boulogne-Billancourt, évitez de croiser Dany Robin...

Bob BERGUT.



Georges Marchal et Dany Robin formèrent le couple idéal dans « La Passagère ». Quand on parle de fiançailles, elle répond : « Je n'ai pas envoyé de faire-part ».

Avec un François Périer à moustaches, dans « Le Silence est d'or », Dany Robin conserve le souvenir d'un tournage sympathique au possible !



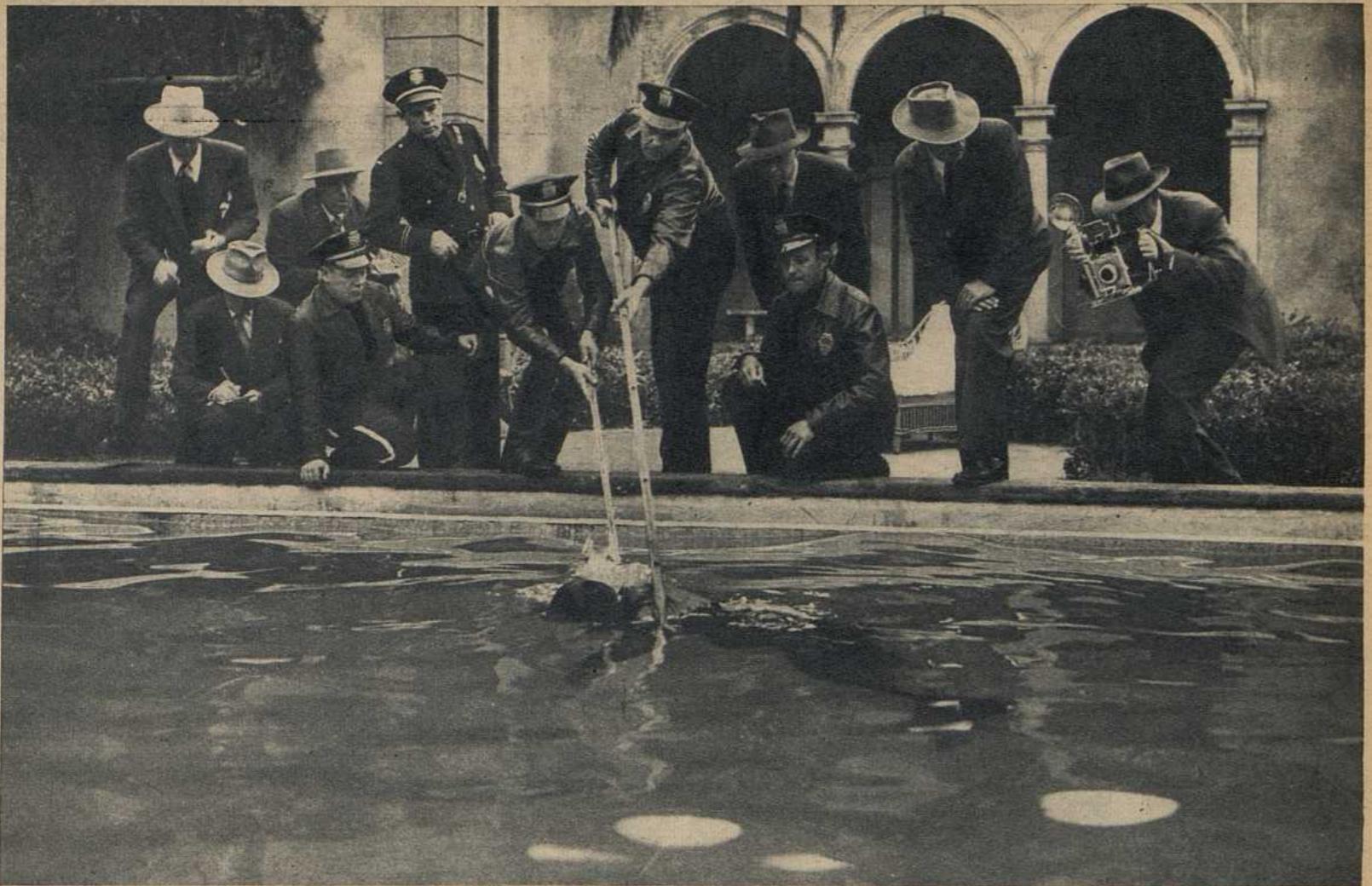
« Deux sous de violettes », de Jean Anouilh : ces violettes ressemblent étrangement à du lilas.

« ...Je me suis fait couper les cheveux sur le front. Qu'en pensez-vous ?... »

Vous saurez que Dany Robin...

• A TOURNE : Lunegarde, Les Portes de la nuit, Six heures à perdre, Le Silence est d'or, Le Destin s'amuse, L'Eventail, Une jeune fille savait, Les Amoureux sont seuls au monde, La Passagère, La Voyageuse inattendue, Au p'tit zouave, Le plus joli

pêché du monde. Deux sous de violettes... • A JOUE : Le Rendez-vous, Les Vivants, L'Extravagant Capitaine Smith, L'Invitation au château... • AIME : la nature, le cheval (le sien s'appelle Micky et c'est « le meilleur cheval qui existe au monde »), la pêche, la cuisine (mais ne mange pas de ses gâteaux), les réalisateurs René Clair, Jean Delannoy. • DETESTE : Hollywood, les journaux à scandales, la musique de jazz (« ...Vous comprenez ça, vous, le swing ?... »).



A propos du mort qui fait le speaker dans "Sunset boulevard" et du cordonnier de mon village

Par Roger BOUSSINOT

JE viens de voir le film de Billy Wilder *Boulevard du crépuscule*.

Si vous l'avez vu aussi, vous savez que c'est un cadavre-speaker qui, pendant une heure et demie, parle au public. Un cadavre flottant, à la fin du film, bras en croix et jambes écartées, dans une piscine de luxe.

Cela ne fait qu'un cadavre de plus, bien sûr, mais peut-être est-il temps de faire nos comptes... *

Chaque cinéma de quartier tue annuellement sur son écran davantage de gens que la grande entrée du Père-Lachaise ne voit passer de morts pendant le même temps.

Les statistiques vous disent qu'un pays en bonne santé est celui où le nombre des naissances excède celui des décès. Cela doit être aussi valable pour le cinéma.

A combien de naissances avons-nous assisté, depuis un an, sur les écrans ?

On y fait la mort et l'amour, mais presque jamais d'enfants. Et quand cela arrive à Gérimio et Annunziata, dans *Give us this day*, quand cela arrive au chauffeur de taxi de *Sans laisser d'adresse*, de faire des enfants, nos collègues de *Combat* ou du *Figaro* trouvent cela mélo, tenez ma chère !

Il faut dire qu'à leur avis, la mort d'un homme est tellement plus spectaculaire, plus « cinéma », et puis il y a tant de manières.

Il y a celui qui reçoit une balle proprement, celle que se casse en deux, trébuche, tire et roule sur le dos pour que le pied de l'autre puisse lui retourner la face contre le pavé.

Il y a celui qui roule des yeux terribles et qui s'étonne sous la main étrangeuse. Il y a celui qui se fait transpercer par une aiguille d'horloge et tombe du haut du clocher. Il y a celui qui se fait descendre dans les égouts (c'est le même), dans une voiture qui roule à cent à

l'heure, dans la galerie des glaces, dans des entrepôts, dans sa baignoire, en smoking, en pyjama, en tout ce que vous voudrez.

Pourtant il y a tant de choses qui naissent... Des vies humaines, des consciences, des formes d'organisation, des amitiés, des amours, des espérances, des certitudes, des sociétés...

On ne meurt qu'une fois, de trente-six manières ou d'une seule, mais on naît à chaque instant pour peu que l'on veuille vivre.

Je comprends bien les scénaristes. Chaque fois qu'ils tuent quelqu'un ou quelque chose, ils se sentent plus tranquilles : ce qu'il y a de ce quelque chose ne leur échappera plus. Les temps sont tellement incertains que l'on ne sait jamais ce que deviendra un personnage après que vous l'aurez quitté.

Imaginez que le jeune homme du *Boulevard du crépuscule* ait survécu au film. Il a pris conscience de sa veulerie personnelle et de la monstruosité de Hollywood. Il est assez doué pour la réflexion, il s'aperçoit que Jean-Charles Tacchella a raison (1) : que ce n'est pas le public qui est coupable, mais le système de production capitaliste. Cela fait une histoire terrible, et je comprends bien que Billy Wilder n'ait pas envie de retrouver son personnage devant la commission des activités anti-américaines. C'est pourquoi il s'arrange pour que Gloria Swanson le tue... *

Le véritable, on ne tue et on ne meurt tant au cinéma que parce que c'est plus facile. Pour faire vivre des personnages, à l'écran, il faut des trésors de connaissances humaines, d'observation, d'humour. Pour les faire mourir, il suffit d'une intrigue et d'un revolver, ou d'une corde, ou d'une aiguille d'horloge, ou d'une poigne d'étrangleur : seule la dernière des brutes pourrait demeurer indifférente devant un crime. Mais pour intéresser des spectateurs à

Sans laisser d'adresse, il faut le talent de Le Chanois.

Trop de réalisateurs ont dans la tête ce dicton attribué — de manière certainement apocryphe car elle n'est pas si sotte — à la sagesse des nations : « Les gens heureux n'ont pas d'histoire ».

Et, sur la foi de ce postulat, on en vient à penser que plus une histoire rend malheureux les gens qui la vivent, plus elle est digne d'être racontée. Et comme mourir est vraiment un grand malheur, plus on meurt, dans une histoire, plus c'est une vraie histoire. Et c'est ainsi que l'on transforme les écrans en nécropole.

Or, le dicton est un mensonge.

Non point seulement parce que les gens heureux ont une histoire : celle de leur bonheur, mais surtout parce qu'il est des gens malheureux qui luttent pour leur bonheur, et la certitude de le conquérir illumine leur cœur d'une insolente gaîté.

N'avez-vous pas l'impression que ces gens au cœur illuminé, en lutte pour leur bonheur, ont des histoires à raconter, de merveilleuses histoires qui pourraient faire autant de films ?

Si les morts ont eu une histoire, celle de leur mort, ceux qui vivent ont mille histoires : celles de leur lutte. *

Je terminerai par l'histoire du cordonnier de mon village.

Le cordonnier de mon village s'offrait toujours pour veiller les morts parce qu'un mort à côté de lui ne l'empêtrait pas de travailler et réciprocement son travail ne pouvait guère gêner un mort.

Or, une nuit qu'il veillait ainsi en tapant sur ses semelles de soulier, le mort se plaint du bruit.

— Tais-toi donc, Eugène, dit le cordonnier en frappant de son marteau le front du mort, tu sais bien que les morts ne parlent pas... *

Le cordonnier de mon village avait quatre enfants à nourrir et pas de temps à perdre à cause de mauvais plaisants cachés derrière les rideaux... *

(1) Voir la critique de « Sunset Boulevard » n° 304 de l'*Écran français*.

sur les écrans de Paris

NÉ DE PÈRE INCONNU : "Naturel" mais pas franc (Fr.)

Réal. : Maurice Cloche. Scén. : Maurice Cloche, tiré des enquêtes, Les Autres, de A. Matthieu. Interpr. : Gaby Morlay, Gabrielle Dorziat, Nicole Stéphane, Irena Genna, Irasema Dílian, J.-P. Kérien, Gilbert Gil, Renzo Merusi, Ruffini. Images : Claude Renoir. Musique : Wal Berg. Prod. : Films Maurice Cloche. Dist. : Consortium du Film, 1950, 83 minutes.

seulement où le problème est dépassé, où il a perdu de son actualité. Aujourd'hui, ce problème-là ne devrait plus se poser : l'immense solidarité des cotisants, cette solidarité bénéficiaire devrait, dans une société où l'on ne préparera pas la guerre, donner le droit à n'importe quelle femme d'élever son enfant, avec ou sans père.

Maurice Cloche aurait fait un film valable s'il avait tenu compte de ces données. Il s'est seulement contenté de faire tendre à l'avocat Jean-Pierre Kérien un doigt accusateur contre la Société, en précisant tout de suite que cette Société on ne la changera pas. Ce qui est une contre-vérité évidente, puisqu'elle a déjà changé et qu'elle change tous les jours sous la poussée de ceux qu'elle opprime encore. *

Maurice Cloche, donc, a entrepris de nous raconter une histoire en lui donnant tous les accents de la vérité. Jacqueline, fille de gros industriels, s'est épisée d'un jeune avocat, Claude Nogent. Les industriels s'opposent à cette mésalliance, mais le père promet d'accepter le mariage s'il résiste à une séparation de plusieurs mois. Jacqueline voyage à l'Italie. Pendant ce temps, Claude s'occupe de la défense d'un jeune ouvrier qui, par sa lâcheté, a provoqué le suicide de la jeune fille dont il avait un bébé. Et les industriels cherchent quelle crapulerie ils pourraient bien commettre pour déréctilier le jeune avocat. Ils découvrent que celui-ci est un enfant naturel et qu'il l'ignore. Jacqueline rentre. Le procès du jeune ouvrier à lieu, et en plein procès, le procureur général — qui est l'oncle de Jacqueline — s'arrange pour que Claude Nogent sache qu'il est un enfant naturel. Claude aurait-il dissimulé cette particularité à Jacqueline ? Crise de confiance entre les amoureux. Tout se terminera bien par une diatribe de l'avocat contre cette Société aussi défectueuse qu'impuissante.

Comme on le voit, il y a, dans ce film, une charge violente contre l'égoïsme, le cynisme et le manque de scrupules de la haute bourgeoisie. Et l'on nous montre fort bien ce qui est la cause d'une telle attitude : le souci de marier Jacqueline à un autre industriel, d'accroître ainsi la concentration des capitaux. Mais la mère de Jacqueline et Jacqueline elle-même sont beaucoup plus humaines, encore que j'une

manière fort égoïste : elles défendent leur bonheur personnel. Cette manière de présenter avec des nuances un milieu social approche de la vérité.

Mais on sait que le mensonge n'est jamais aussi perfide que lorsqu'il emprunte tous les accents de la vérité. Or l'action de ce film est bâtie sur un mensonge. Qu'est-ce qui détermine cette action, en effet ? La veulerie criminelle du seul ouvrier qu'il y ait dans ce film. Qui pousse la jeune fille-mère à abandonner son enfant ? Une amie ouvrière. Le voilà bien, le mensonge fondamental : pour la bourgeoisie, on nuance, on approche de la vérité et on n'en calomnie que plus allégrement la classe ouvrière. Maurice Cloche a beau jeu, ensuite, pour démontrer qu'il est impossible de changer quoi que ce soit à l'ordre actuel.

Il aurait été plus près de la vérité en nous montrant des ouvriers

luttant pour leurs conquêtes sociales qui relèguent progressivement les préjugés contre les enfants « naturels » au rang des barbaries d'un autre âge.

Mais c'est le même Maurice Cloche qui, dans *La Cage aux filles*, nous montrait une femme buvant le produit de ses allocations familiales. Comprendra-t-il Maurice Cloche, que ses responsabilités d'auteur de film devraient lui interdire pareilles calomnies envers l'ensemble de la classe ouvrière ?

Le travail technique de ce film manque de relief et d'invention. L'interprétation est desservie par la froideur des deux principaux protagonistes (Jean-Pierre Kérien, Nicole Stéphane) et par le doublage des acteurs italiens. Gaby Morlay et Gabrielle Dorziat sont parfaites dans des rôles qu'elles et nous connaissons depuis fort longtemps.

Roger BOUSSINOT.



Gaby Morlay et Nicole Stéphane écoutent J.-P. Kérien mettre la société en accusation, dans « Né de père inconnu ».

LES MÉMOIRES DE LA VACHE YOLANDE :

Viande creuse (Fr.)

combrante et douce Yolande à l'abattoir, il renonce à l'art dramatique et prend avec elle le chemin des champs.

Disons-le tout net : le travail de M. Neubach et de ses collaborateurs n'est guère bon. Si deux ou trois scènes sont amusantes (le tournoi de l'opérette tyrolienne, en particulier) on sent que, le reste du temps, le réalisateur s'est trouvé tout autant que son héros encombré de Yolande.

Néanmoins, si ces « mémoires » étaient contées de nous apparaître comme une farce, sans malice mais sans prétention, nous n'en保存erions qu'un souvenir vague mais plutôt souriant.

Le terrible est que cette farce se vend philosophante. Dès que les acteurs ont le malheur de se taire, on nous inflige un commentaire fait de réflexions écrites sur « la Vie » (avec un grand V) : la prétention s'y dispute avec la stupidité et cela se termine par un match nul.

Et ce ne sont pas les « actualités » insérées qui lui donnent

ni de l'ampleur ni une portée sociale.

Si seulement on coupait ces fâcheux propos chaque fois que les images se suffisent à elles-mêmes, et par la même occasion certaines images, le film y gagnerait de cinquante pour cent : ce qui ne serait pas du luxe !

Les acteurs, eux, ont heureusement plus de simplicité et de modestie.

François TIMMORY.

FOLIES ROMAINES : Pas de quoi en faire une comédie (Mex. d.)

Réal. : Robert Galvaldon. Interpr. : Louis Sandrini, Antoinette Pons. Prod. : Filmex. Dist. : Jacques Boris, 1948, 90 minutes.

qui, en remontant le cours des siècles, ont trouvé d'excellents prétextes à des séries de gags agréablement anachroniques.

C'est bien à cela que prétend aussi ce film mexicain dans lequel un médium prend dans l'Histoire la place de Marc-Antoine et se fait irrémédiablement séduire par Cléopâtre.

(SUITE DES CRITIQUES PAGE 8)



Greer Garson, Walter Pidgeon, Errol Flynn, dans « La Dynastie des Forsyte ».

« Les Mémoires de la vache Yolande », Suzy Carrier, Rellis et, bien sûr, la vache Yolande.

Dorothy McGuire, Burt Lancaster, dans « La Bonne combine ».



Robert Dhery, auteur et interprète Anne Baxter et Bette Davis : « Eve ». James Stewart bien entouré, dans « Gare au percepteur ».



Inès Orsini : « La Fille des marais »



La Première Légion », Charles Boyer, Barbara Rush et Lyle Bettger

EVE : Une agréable comédie psychologique (Am. v. o.)

ALL ABOUT EVE

Réal. : Joseph L. Mankiewicz. Scén. : Joseph L. Mankiewicz. Interp. : Bette Davis, Anne Baxter, George Sanders, Celeste Holm, Gary Merrill, Hugh Marlowe, Thelma Ritter, Marilyn Monroe, Gregory Ratoff, Barbara Bates, W. V.不断地 Hampden. Images : Milton Krasner. Son : W.D. Flick et Roger Heman. Musique : Alfred Newman. Prod. : Fox 1950. 138 minutes.



Mais l'œuvre manque singulièrement de verve comique et rares sont les instants plausibles. À l'exception, peut-être, de la scène où la reine d'Egypte danse la conga.

Comme toujours dans les films burlesques qui évoquent l'antiquité, on a agrémenté le film d'un bataillon de pin-up girls.

Que dire de plus ?

Rien.

J.C. TACHELLA.

LA BONNE COMBINE : Connues (Am. v. o.)

MISTER 880

Réal. : Edmund Goulding. Scén. : Robert Riskin. Interp. : Burt Lancaster, Dorothy McGuire, Edmund Gwenn, Millard Mitchell, Minor Watson, Howard St. John, Hugh Sanders, James Millican. Images : Joseph La Shelle. Son : Arthur L. Kirbach et Roger Heman. Musique : Sol Kaplan. Prod. : Fox 1950. 89 minutes.

Il s'agit, une fois de plus d'une enquête. Toujours la même ennuieuse enquête menée par le flic beau garçon et bien gentil (Burt Lancaster). La seule variante ici, est qu'il lieut d'une série de crimes, il s'agit seulement d'une affaire de faux billets. Celui qui les fait est un vieux original au grand cœur, très ami avec la petite amie du gentil flic. Voilà une bonne situation dramatique n'est-il pas vrai ?

Mal à tout le monde sait que les juges américains sont des braves gens, le faux monnayeur sera condamné au minimum. Vous allez me dire que cela ne vous intéresse pas ? Moi non plus. Mais pour ne pas s'ennuyer, il suffit de ne pas aller voir le film.

Jean LAUNAY.

LA FILLE DES MARAIS : Sa pureté se rachète par la complaisance du film pour le viol, le sadisme et le conservatisme social (Ital. v. o.)



CILO SULLA PALUDE

Réal. : Augusto Genina : « La Vie de Maria Goretti, interprétée par des paysans. Prod. : Arx Films. Dist. : Mondial Film.

Ce film, où l'on voit la vie misérable du paysans italiens, a été inspiré par l'Office catholique international du cinéma qui lui a, en outre, décerné une de ses plus hautes récompenses. Cela mérite d'être examiné de près.

L'an passé, si je ne me trompe, dans le cadre des cérémonies de l'Année sainte, une fillette italienne a été canonisée pour avoir préféré succomber sous les coups d'une brute plutôt que de s'abandonner à son morbide désir.

Le film « La Fille des marais », s'inspire de cette aventure. Que des catholiques entreprennent de magnifier, par le cinéma, l'héroïsme d'une de leurs saintes, cela est une entreprise qui les regarde et qui me paraît très justifiable.

Si un tel film s'était consacré à faire valoir la pureté et la croyance en Dieu de la très jeune Maria Goretti, il aurait pu constituer un spectacle attendrissant, même pour ceux qui ne trouvent pas là une démonstration exceptionnellement convaincante de la valeur de la foi chrétienne.

D'où le premier grief, et très grave, que je fais à ce film, c'est que son auteur, pour bien nous montrer que la petite fille est une sainte, en a profité, et bien profité, pour nous faire, par contraste, le plus grand étalage du démon... C'est un procédé commode — et bien connu — et il lui permet de mettre l'accent le plus malin sur le refusement morbide d'un sadique, un détraiqué de vingt ans, qui devient hérité de désir maliaque quand il aperçoit la jeune fille.

Soigneusement préparés par une ambiance pesante, soulignées par une musique trouble, cinq tentatives de viol jalonnent ce film. Même dans les films de gangsters, les Américains ne font pas mieux.

Et le meurtre de la jeune fille est

complaisamment détaillé, avec utilisation de tous les procédés naturalistes (ritus libidinex, attente terrifiante du moment où le meurtrier

va frapper, détail des coups de poignard, sang qui coule du cadavre recroqueillé de la jeune fille, etc.).

Diffuser une atmosphère aussi suggestivement malsaine que possible : voilà donc un des principaux effets du film.

Le deuxième grief n'est pas moins grave : le film montre la fatalité inexorable de la misère. Chacun doit se résigner, se contenter de son sort : Dieu l'a voulu ainsi.

On trouve tout naturel que la religion catholique soit utilisée comme un extraordinaire moyen d'oppression sociale, et c'est pourquoi je doute que ce film puisse satisfaire ceux des catholiques — et ils sont nombreux — pour qui l'expression « Aide-toi, le Ciel t'aidera » n'est pas vide de sens.

Hostilité fatale de la nature et des hommes : cette région des marais — « terre perdue qui entoure Rome d'un désert de boue » est « le royaume de la fièvre et de la mort ». Les habitants de cette région, « ne pouvant rien espérer des hommes, demandent secours à Dieu ».

Le féodal qui règne sur ces terres est un conte très pieux, marié à une comtesse qui a si bon cœur !

Pas le moindre atome de critique sociale contre ces respectables exécuteurs... Et chaque fois qu'il arrive un malheur au travailleur misérable, père de six enfants, il s'écrie : « Dieu l'a voulu, c'est bien ainsi... »

Le fait que certaines scènes du film décrivent avec sensibilité la vie d'une pauvre famille agricole italienne, avec des parents honnêtes et dignes, pleins d'amour pour leurs adorables bambins, le fait que le visage de la jeune sainte apparaisse avec grâce et pureté, sous les traits d'Inès Orsini, le fait que le paysage des marais soit empreint d'une grande grandeur, dans les vues d'extérieur, tout cela ne compense pas la répulsion devant la sexualité morbide et devant la propagande pour la résignation, et ceci du plus petit au plus grand rôle. En un mot, le triomphe

Jean THEVENOT.

Le féodal qui règne sur ces terres est un conte très pieux, marié à une comtesse qui a si bon cœur !

Pas le moindre atome de critique sociale contre ces respectables exécuteurs... Et chaque fois qu'il arrive un malheur au travailleur misérable, père de six enfants, il s'écrie : « Dieu l'a voulu, c'est bien ainsi... »

Le fait que certaines scènes du

film décrivent avec sensibilité la vie

d'une pauvre famille agricole italienne, avec des parents honnêtes et dignes, pleins d'amour pour leurs adorables bambins, le fait que le visage de la jeune sainte apparaisse avec grâce et pureté, sous les traits d'Inès Orsini, le fait que le paysage des marais soit empreint d'une grande

grandeur, dans les vues d'extérieur,

tout cela ne compense pas la répulsion

devant la sexualité morbide et devant la propagande pour la résignation, et ceci du plus petit au plus

grand rôle. En un mot, le triomphe

Jean THEVENOT.

Le féodal qui règne sur ces terres

est un conte très pieux, marié à une

comtesse qui a si bon cœur !

Pas le moindre atome de critique

sociale contre ces respectables

exécuteurs... Et chaque fois qu'il

arrive un malheur au travailleur misé-

ral, père de six enfants, il s'écrie : «

Dieu l'a voulu, c'est bien ainsi... »

Le féodal qui règne sur ces terres

est un conte très pieux, marié à une

comtesse qui a si bon cœur !

Pas le moindre atome de critique

sociale contre ces respectables

exécuteurs... Et chaque fois qu'il

arrive un malheur au travailleur misé-

ral, père de six enfants, il s'écrie : «

Dieu l'a voulu, c'est bien ainsi... »

Le féodal qui règne sur ces terres

est un conte très pieux, marié à une

comtesse qui a si bon cœur !

Pas le moindre atome de critique

sociale contre ces respectables

exécuteurs... Et chaque fois qu'il

arrive un malheur au travailleur misé-

ral, père de six enfants, il s'écrie : «

Dieu l'a voulu, c'est bien ainsi... »

Le féodal qui règne sur ces terres

est un conte très pieux, marié à une

comtesse qui a si bon cœur !

Pas le moindre atome de critique

sociale contre ces respectables

exécuteurs... Et chaque fois qu'il

arrive un malheur au travailleur misé-

ral, père de six enfants, il s'écrie : «

Dieu l'a voulu, c'est bien ainsi... »

Le féodal qui règne sur ces terres

est un conte très pieux, marié à une

comtesse qui a si bon cœur !

Pas le moindre atome de critique

sociale contre ces respectables

exécuteurs... Et chaque fois qu'il

arrive un malheur au travailleur misé-

ral, père de six enfants, il s'écrie : «

Dieu l'a voulu, c'est bien ainsi... »

Le féodal qui règne sur ces terres

est un conte très pieux, marié à une

comtesse qui a si bon cœur !

Pas le moindre atome de critique

sociale contre ces respectables

exécuteurs... Et chaque fois qu'il

arrive un malheur au travailleur misé-

ral, père de six enfants, il s'écrie : «

Dieu l'a voulu, c'est bien ainsi... »

Le féodal qui règne sur ces terres

est un conte très pieux, marié à une

comtesse qui a si bon cœur !

Pas le moindre atome de critique

sociale contre ces respectables

exécuteurs... Et chaque fois qu'il

arrive un malheur au travailleur misé-

ral, père de six enfants, il s'écrie : «

Dieu l'a voulu, c'est bien ainsi... »

Le féodal qui règne sur ces terres

est un conte très pieux, marié à une

comtesse qui a si bon cœur !

Pas le moindre atome de critique

sociale contre ces respectables

exécuteurs... Et chaque fois qu'il

arrive un malheur au travailleur misé-

ral, père de six enfants, il s'écrie : «

Dieu l'a voulu, c'est bien ainsi... »

Le féodal qui règne sur ces terres

est un conte très pieux, marié à une

comtesse qui a si bon cœur !

Pas le moindre atome de critique

sociale contre ces respectables

exécuteurs... Et chaque fois qu'il

arrive un malheur au travailleur misé-

ral, père de six enfants, il s'écrie : «

Dieu l'a voulu, c'est bien ainsi... »

parlait de « réalisme », faisait des rapprochements avec l'école néo-réaliste italienne ! etc. Bon. Mais voilà :

M. Mur Oti, romancier (?), écrit et met en scène le film *Je suis un vagabond*, où il raconte l'histoire d'un vagabond qui arrive dans une ferme où une femme vit seule avec sa petite fille. C'est une veuve. Le vagabond, à contre-cœur, mais touché par les beaux yeux de la veuve, reste deux jours pour l'aider à travailler. La femme se fait déjà des illusions, mais l'incongrue vagabond repart sur les routes. Non sans avoir appris que le défunt était écrivain et que cette pauvre paysanne lit Nietzsche, et critique (bien sûr) les théories de Darwin.

Mais que les personnes sensibles se rassurent, le vagabond reviendra, et la petite fille tombera malade, il faudra l'opérer d'urgence, et c'est alors qu'on apprend que le vagabond n'est autre que le professeur Untel, chirurgien célèbre, qui est parti sur les routes parce que sa propre petite fille est morte pendant qu'il était en train de l'opérer. Il faut dire qu'il venait d'apprendre : 1) que sa femme le trompait ; 2) qu'elle venait de mourir d'un accident d'automobile. On comprend que sa main ait tremblé... Et, comme il le dit lui-même, un chirurgien ne peut rien sans l'aide de Dieu. C'est Dieu qui guide le bistouri. Pour couronner le tout, il y a un mariage entre le vagabond-professeur et la pauvre paysanne, veuve d'écrivain. Voilà, n'est-il pas vrai, ce qui s'appelle du réalisme !

Voilà un beau spécimen de film fasciste, avec des relents un peu Gino sur les bords, beaucoup d'imbécillité et un grand mépris du peuple, du vrai : celui qu'on n'ose pas montrer.

Dans un régime où l'on fusille les poètes, il faut bien que ce soient les arrières mentaux qui fassent le cinéma.

Jean LAUNAY.

LA DYNASTIE DES FORSYTE : Un monument d'ennui (Am. v. o.)

THAT FORSYTE WOMAN

Réal. : C. Compton Bennett, Interp. : Errol Flynn, Greer Garson, Walter Pidgeon, Robert Young, Janet Leigh, Harry Davenport, Andrey Mather, Gerald Mohr, Smith Lumsden Hare, Stanley Logan, Hallie Hobbes, Matt Moore. Images : Joseph Ruttenberg. Son : Douglas Shearer. Musique : Bronislau Kaper. Prod. : M.G.M., 1949, 107 minutes.

AI vu ce film à Vichy, au cours du Référendum 1950, voici bien-tôt un an. Il ne m'en reste pas le moindre souvenir !... Je sais seulement que, par ce film, l'Amérique milliardaire (elle qui contrôle la production cinématographique) s'attardait sur ses « grandes » familles en technicolor ridicule. Pas question, évidemment, des sordides histoires de gangsters qui sont à l'origine des monstrueuses concentrations de capitaux.

Je sais qu'Errol Flynn avait arpenté ses tempos, que Walter Pidgeon souffrait, et que Greer Garson était belle. Mais surtout que cet intéressant monument d'ennui plongeait les spectateurs dans une torpeur irrésistible. Excusez-moi, mais je crois que cela peut suffire à vous faire une idée. Et nous avons si peu de place dans ce journal pour parler des films qui apportent quelque chose... Plus encore, peut-être, parce qu'elle

R. B.

LA BRIGADE DES STUPÉFIANTS : A propos de « drogue » (Am. v. o.)

PORT OF NEW YORK

Réal. : Laslo Benedek, Scén. : Eugene Ling, Interpr. : Scott Brady, Richard Robber, K.T. Stevens, Arthur Black, Yul Brynner, Lynn Carter, John Kellogg, William Chalfee. Images : George E. Diskant. Son : Leon S. Becker. Musique : Sol Kaplan. Prod. : Eagle Gamma. Dist. : Jeannic Films, 1949, 79 minutes.

OUR l'essentiel, ce film s'inspire de la formule « néo-réaliste » qui fit jadis le succès de *La Maison de la 92^e Rue*, et qu'Hollywood exploite ensuite abondamment avec plus ou moins de brio.

Il nous souvient, entre autres, d'un panégyrique édifié à la gloire des services policiers qui luttent aux Etats-Unis contre la fraude monétaire et qui avait nom *La Brigade du suicide*. *La Brigade des stupéfiants* ne diffère de ce modèle que par une moins grande habileté formelle dans la conduite du récit et surtout dans l'utilisation de l'angoisse et du sadisme...

La chasse à la cocaïne n'est, en fait, qu'un prétexte pour les auteurs de cette bande, dont le but véritable est de tenter de justifier aux yeux du public l'existence d'une police brutale, omniprésente, foulant aux pieds les plus élémentaires libertés individuelles... Voilà une autre « drogue » : le mélange de la culture de l'angoisse et de la propagande pour une police forte, pour un Etat-flic, aussi nuisible, aussi dangereuse que la fameuse poudre blanche... Plus encore, peut-être, parce qu'elle

éveille moins la méfiance. Et pour en interdire l'importation en France, il ne faut pas compter sur une censure policière dont ce genre de film sert trop bien les intérêts...

Edouard BERNE.

DEUX NIGAUDS DANS LE FOIN : A en manger (Am. v. o.)

IT AIN'T HAY

Réal. : Erle C. Kenton, Scén. : Allen Goretz, John Grant, Interpr. : Abbott and Costello, Grace Mc Donald, Cecil Pallette, Pauly O'Donnor, Lighton Noble, Sherman Howard. Images : Charles Van Engen, Son : Bernard B. Brown. Musique : Charles Previn. Prod. : Universal.

QUON mette Abbott et Costello dans le foin ou ailleurs, c'est toujours le même film : un monsieur en bat un autre.

Cette fois-ci, le gros Abbott se fait flanquer une vingtaine de racées dans les différents milieux qui touchent de près ou de loin à la race chevaline : champs de courses, cochers de fiacre, paris mutuels, écuries, jockeys, vétérinaires et music-hall américain. Finalement, Costello gagne au pari mutuel, à la suite d'une fugue d'Abbott, jockey malgré lui, détalant à travers un champ de courses sur un cheval qu'il a volé dans une écurie. Tout cela permet au cocher de fiacre de remplacer sa vieille rosse condamnée par le vétérinaire, et à un farfelu, ami du cocher de fiacre d'Abbott et de Costello, de monter un spectacle de music-hall.

J. K.

GARE AU PERCEPTEUR : L'argent ne fait pas le bonheur (Am. d.)

THE JACKPOT

Réal. : Walter Lang, Scén. : Phoebe et Henry Ephron, Interpr. : James Stewart, Barbara Hale, James Gleason, Fred Clark, Alan Newbray, Patricia Medina, Natalie Wood. Images : Joseph La Shelle. Son : George Leverett. Musique : Lionel Newman. Prod. : Fox 1950, 85 minutes.

ES loteries sont de bonnes scénaristes : il suffit qu'un brave homme gagne le gros lot pour qu'il s'ensuivent les situations les plus drôles et les plus dramatiques. *Le Million* (René Clair), *Noël en juillet* (Sturges), *Antoine et Antoinette* (Becker) l'ont prouvé. Mais si, au lieu du gros lot ordinaire, la chance, au service de la publicité radiophonique, alloue à notre héros cinquante kilos de savon — Untel, vingt minutes — Chase, etc., et si le perceuteur entend prélever quelques millions de taxes sur cette marchandise, le scénario risque de donner naissance à un film adroit, excellent.

Pourtant Walter Lang n'est pas sorti de la médiocrité. Il a en effet soigneusement évité d'exploiter à fond les deux filons comiques de son histoire : la satire de la publicité radiophonique et la critique du régime fiscal des Etats-Unis. Son film tombe dans le plus plate comédie américaine, celle où l'on s'ennuie de voir et d'entendre les personnages marivauder avec le bonheur. « Ah ! si seulement je n'étais plus riche ! seulement je n'avais pas gagné dix millions ! Si seulement je pouvais retrouver ma petite vie tranquille d'employé de commerce ! » Seul, James Stewart nous amuse.

Jacques KRIER.

ON PRÉPARE EN FRANCE

PRODUCTEURS	TITRE DES FILMS	REALISATEURS	PRODUCTEURS	TITRE DES FILMS	REALISATEURS
Acteurs et Techniciens Français 17, rue de Marignan BAL 29-01	Au large de l'Eden	R. Chanas	P. A. C. 26, rue Marbeuf BAL 18-01	Massacre en dentelles	A. Hunebelle
Alcina 49 bis, av. de Villiers WAG 36-21	Nez de cuir	Y. Allégret	Paraf Film 1, rue Lord-Byron ELY 52-65	Maria-Pilar Les Fous ont une îme	P. Cardinal J.-P. Melville
Ariane 44, Champs-Elysées BAL 05-63	Les Fruits de l'été Notre Peau Fanfan la Tulipe	R. Bernard R. Bernard Christian-Jaque	Projet Films 44, Champs-Elysées ELY, 01-50	Si c'était vrai	Marcel L'Herbier
B. M. P. 1, rue Newton KLE 76-50	Rue Bonaparte	Marc de Gasqyne	Rapid Film 1, rue Lord-Byron ELY, 87-74	Duragan 3	Jean Vallée
Burgus films 76, rue Lauriston PAS 25-4C	Duridan à la Tour de Nesle 3 vieilles filles en folie	E. Couzinet	R. C. M. 10, rue St-Marc CEN 59-07	Jeune fille bien sous tous les rapports	I.D. Norman
Cinema Film Prod. 61, boul. Suchet JAS, 90-86	La Forêt de l'Adieu	Lucien Gasnier Raymond	S. F. C.-Sirius 10, rue Mesnil KLE 62-09	Rendez-vous au Mexique	Richard Pottier
Dia Film 69, quai d'Orsay INV. 96-45	Climats	S. de Poligny	S.P.E.V.A. 128, rue La Boétie ELY, 36-66	Femmes Y a tant d'amour Casque d'Or	J. Becker M.-G. Sauvajon J. Becker
Discina 118, rue La Boétie ELY, 10-40	Le Patron	Yves Ciampi	Le Plaisir		Max Ophüls
Engor-Films 33, r. Constantinople EUR 44-28	Le collège en folie	Walter Kapps	Tellus Films 79, Champs-Elysées BAL 02-80	La Neige était sale	Raymond Rouleau
E. T. P. C. 3, rue Clément-Marot BAL 07-80	La Plus belle fille du monde	Christian Stengel	Vendôme 91, Champs-Elysées ELY, 88-66	La Table aux crevés La Maison dans la dune	H. Verneuil G. Lampin
Films A. Hagon 120, Champs-Elysées ELY, 29-72	Les 4 Serg. du F.-Carrié	J. Faurez	U. G. C. 104, Champs-Elysées BAL 56-80	Nous sommes tous des assassins	André Cayatte
Radius film 5, rue Lincoln ELY 86-21	Musique en tête	Combret et Cl. Orval	Sacha Gordine 19, rue Spontini KLE 77-94	L'Affaire Seznec	André Cayatte
Jason-L.C.C. 18, rue de Marignan BAL 13-95	Duel à Dakar	Oscar et Cie	Sirius 40, rue François-1er ELY, 66-44	Une fille sur la route	Jean Stelli
C. I. C. C. 6, r. Christ-Colomb ELY 01-10		Maurice Labro	Sonic Film 7, traverse St-Basile Marseille	Bouquet de joie	Maurice Cam
L. P. C. 163, Fg Saint-Honoré ELY 07-16	Le Salaire de la peur	H.-G. Clouzot	Films Richebé 15, av. Fr-Roosevelt BAL 35-54	Gibier de potence	Roger Richebé
Hoché Production 14, avenue Hoché WAG 23-201	Chacun son tour	André Berthomieu	Mondia Films 11, rue de Vienne EUR, 40-59	Le Passage de Vénus	Maurice Gleize
	Ns irons à Monte-Carlo	J. Boyer	Prod. Roitfeld 19, rue du Baraño COP, 28-74	Histoire d'amour	Guy Lefranc
			Le Monde en Images 8, rue Grancière ODE 98-84	Martin Luther	Jean Delannoy

La photo de Jules Berry que nous avons publiée la semaine dernière, en hors-texte, était signée Pierre Billon.



MILLE ET UNE MANIÈRES D'ACCOMMODER LES YEUX AU CINÉMA

De gros plan en gros plan on en est vite arrivé, entre caméra et comédien, à se regarder dans les yeux, de plus en plus près, et jusqu'à se les traverser, comme il est arrivé à Preston Sturges dans « Infidèlement vôtre ». Nous resterons aujourd'hui en deçà des yeux, et côté caméra.

L'histoire de l'œil au cinéma révèle, entre autres choses, que l'on pouvait s'y attendre, l'existence d'yeux muets et d'yeux parlants ; la première sorte répondant à ce procédé, longtemps utilisé, qui consistait à réaliser les films sans piste sonore. Si les yeux muets en disent généralement peu, si l'on peut dire même qu'ils parlent trop, les yeux parlants sont moins bavards, ayant une bouche pour parler. A la limite, l'œil du séducteur hollywoodien, strictement inexpressif, tend vers le bovin. C'est ainsi que Charles Boyer va prochainement tourner « L'Homme qui regardait passer les trains », d'après Simenon.

D'un âge à l'autre, muets ou parlants, les yeux se préparent selon quelques recettes dont le nombre est, évidemment, inversement proportionnel à la fréquence de leur utilisation.

A ceci près cependant qu'il n'y a pas de recette pour le bon cinéma et que la place qu'y occupent les yeux ne se retrouve donc pas dans les livres de recettes.

Voici quelques manières d'accommoder les yeux, au hasard des pages...

« Les yeux du chef » sont simplement des yeux durs. Si l'homme (Gregory Peck) est en fer, son œil est en bronze. Cependant, cette matière qu'emploie Hollywood, le métal-œil, ne résiste pas à la chaleur des lampes à arc : elle s'effrite, et les prototypes vieillissent, de William Bendix à Humphrey Bogart, en passant par Allan Ladd.

« L'œil coupé en morceaux » est passé de mode, depuis le surrenaliste « Chien andalou » (fragment du scénario) : « Une tête de jeune fille les yeux grands ouverts. Vers l'un des yeux s'avance la lame d'un rasoir... la lame de rasoir traverse l'œil de la jeune fille en le sectionnant ». Il a fait place à l'« œil qui fait penser ». Cf « Le poison » (le plus gros œil du cinéma, enfin, l'un des plus gros), voir également celui mille fois répété, mille fois retrouvé à travers une chambre, d'*« Après le crépuscule vient la nuit »* ou l'œil pleurnichard et finalement abject du « Troisième Homme » ou enfin les milliers d'yeux affolés de tous les films de fous, d'obsédés, d'hystériques, de traqués, de terrorisés, de psychanalysés. A remarquer que les yeux font penser, ou sont préparés à cet effet, lorsque justement ils manifestent l'incapacité d'aligner deux idées.

« Le mauvais œil » amuse encore les enfants qui vont voir Orson Welles dans « Cagliostro » et qui disent à leur mère : « Môman, le monsieur... y va encore lui donner un coup de z'yeux... »

Citons encore les yeux brouillés, genre qui fait le bonheur des gamins, en allant du Ben Turpin des premiers Charlot au loucheur de « Jour de fête », l'œil mort, qu'on trouve à l'origine d'un nombre incalculable de mélodrames. Victor Francen affirmait : « Quand il y a un aveugle dans un de mes films, c'est moi... ». A noter qu'à l'écran tous les aveugles retrouvent la vue à la fin du film : « Michel Strogoff », « La Nuit s'achève », « L'Ange de la nuit », « Les Enfants du paradis » (où Modot jouait un faux aveugle), ou « La Symphonie pastorale ».

Reste encore « The look » (le regard) pseudonyme de Lauren Bacall, les yeux pochés de P.-Richard Willm, les yeux au beurre noir de Boris Karloff et les escalopes de William Powell...

Passons.

Jean-Pierre DARRE et Bob BERGUT.



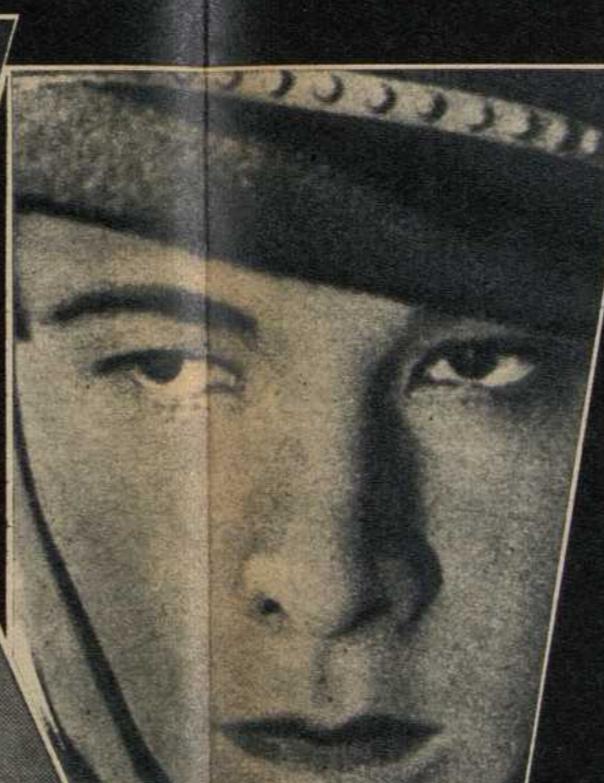
Les yeux de Charles Boyer expriment à volonté la surprise, la passion, la faim, l'ironie, la terreur. Très avantageux pour les raccords.



Marien muette et Marlène parlante, d'un œil à l'autre (de gauche à droite) : au tester semblable à elle-même.



Florelle. Ses yeux muets brillaient des mille feux du mystère et de l'ambiguité. Une manière comme une autre de tout dire sans ouvrir la bouche. Mais ne lui laissez pas dire ce qu'elle ne dit pas.



Garbo la divine : une paire d'yeux dieux.



Michèle Morgan dans « La Symphonie pastorale » : les plus émouvants des yeux aveugles.



Des yeux qui ne disent rien mais qui vous disent quand même quelque chose... « The Look » Lauren Bacall.



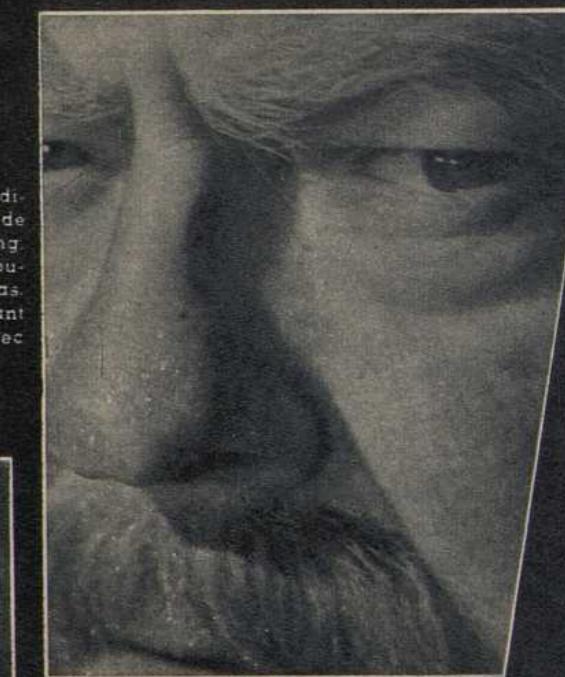
Ben Turpin promenait un strabisme immuable autant que fabriqué à travers les premiers Charlot...



Un regard muet transfiguré du parlant. Jetta Goudal dans « Le Spectre vert », film de Jacques Feyder, produit par la Metro.



Gregory Peck, l'homme de fer, regard à acier, tout en fer, qu'il croit, mais en tout cas rien d'un homme véritable.



Sous son œil d'acier, il cache un cœur d'or : Lionel Barrymore dans « Duel au soleil ».

Jean GREMILLON FACE A LA RÉALITÉ



Mon problème n° 1

ALLER AU COEUR DES CHOSES

Il me serait peu agréable de parler d'un problème qui portait le même numéro d'ordre qu'un ennemi public. Au surplus, la multitude des énigmes posées à l'auteur de films est telle, et si diverse selon les circonstances, qu'il me paraît convenable de dire aussi rapidement que possible quelque chose de l'homme devant son métier.

Il faut — hélas ! — écrire rapidement, écrire sans nuances, sans subtilités dans l'expression.

Pour déblayer rapidement le terrain, répétons ce que tout le monde sait :

- l'homme est en contact quotidien avec la matière,
- la matière proposée par la nature est incohérente; il faut donc un système pour l'organiser.

- tout système implique la rigueur.

- la rigueur est dans le mode opératoire et c'est dans l'atelier du vitrier, du peintre, du forgeron qu'on trouve l'organisation de la matière.

Ceci, je pense, est vrai pour tous les métiers, du premier au dernier.

Si nous réduisons ces lieux communs au cinéma, nous pouvons dire, en d'autres termes, que l'expression cinématographique cherche, par le moyen des images et des sons, le chemin qui conduit aux régions ignorées des êtres et des choses, non par curiosité ou délectation, mais bien pour y trouver ou y rejoindre plus exactement leur secret.

Pour ma part, c'est cela mon métier, et que ce métier me soit « familier » (ce à quoi je tiens le plus) est un long apprentissage !

En réalité, on le découvre chaque jour, une étape n'étant jamais un but ni un lieu de repos.

Oui — c'est cela que je voudrais dire — aller au cœur des choses, déceler ce qu'il contient, le révéler pour le rendre évident, c'est cela le grand apprentissage.

C'est ainsi que le métier enfonce profondément ses racines, qu'il s'accomplit, en dévoilant davantage le monde que nous habitons.

J'entends ce monde sans restriction aucune.

C'est bien connu, on le sait depuis toujours : nous vivons dans un monde construit de fausses portes. Pour qu'il n'y paraisse point, on y place des pancartes : *Défense d'entrer, Danger de mort, Privé, Haute tension, Secret*. Mais il y a aussi de vraies portes et le vrai cœur des choses et des gens est toujours derrière une porte qu'il faut fracasser.

Ce n'est pas un problème de tout repos.

L'expérience le prouve quotidiennement à tous ceux pour qui le mot fidélité a encore un sens comme à ceux qui, dans ce monde de cris, de colères, de déchirements et de délires, tentent de retrouver l'authenticité d'une résonance profonde.

Tout ceci est sans doute bien évident. Mais l'évidence est comme la vérité : elle sort d'un puits. Le grand problème, comme disait Sorel, est de ne l'en point tirer pour la remettre dans un autre.

Pour moi, tous les métiers en sont là.

Jean Grémillon



« 6 juin à l'aube », dans l'esprit de Grémillon, c'est un film de pain, un film contre les horreurs de la guerre, une œuvre de dénonciation.



« Dainah, la mésange », un des premiers grands films de Grémillon, du temps où celui-ci affirait surtout au « cœur des choses » de son métier.



« L'Etrange M. Victor », unique collaboration de Grémillon et de Raimu. Grémillon dit des acteurs : « Avant de tourner, bien avant, je leur expose, en détail, leur état civil, leurs origines, leurs aventures passées, celles qu'on ne verra pas à l'écran, etc., puis je les laisse à eux-mêmes. Je ne les reprends en charge que sur le plateau. »



« Le Ciel est à vous », en leitmotiv, une bande d'orphelins sous la conduite d'un frère de la doctrine chrétienne, parcourt ce film plein d'espérance, comme pour signifier la tristesse et la misère contre lesquelles était dirigé le film : les heures noires (comme ces orphelins) de l'occupation allemande.

TERREUR A HOLLYWOOD

(SUITE)

Nous continuons aujourd'hui la publication de la lettre qu'un célèbre scénariste de Hollywood a envoyée à Vladimir Pozner. Alors que la « chasse aux sorcières » lui paraissait définitivement close par la condamnation des Dix, il s'aperçoit maintenant que les choses ont empiré depuis.

Des centaines d'auteurs, de techniciens, d'acteurs, sont sur le pavé. N'importe quel cinéaste est à la merci d'une dénonciation, d'un ragot quelconque qui peuvent le réduire au chômage ou même l'envoyer en prison, du jour au lendemain.

En vérité, aux « Etats-Désunis » d'aujourd'hui, dans la course à la guerre, la chasse aux sorcières ne fait que commencer...

(C'est à qui, parmi les acharnés de la délation, grossira encore la liste noire. H. B. Warner va jusqu'à déclarer qu'il n'hésiterait pas à traîner son propre frère devant le F.B.I., s'il se soupçonnait d'être un « rouge ». C'est un appel direct à la dénonciation.)

Les gens ont applaudi, le lendemain il y avait de gros titres dans les journaux. Moi, j'ai eu froid dans le dos.

C'est un cauchemar dont on ne se réveille plus. Le gouvernement lui-même nous demande de moucharder. Pas la peine de savoir ce que fait Untel, s'il te semble subversif, dénonce-le à la F.B.I. C'est eux qui décideront.

Tout le monde signe des déclarations de loyauté. On prête serment qu'on n'appartient à aucune organisation subversive, dont des centaines ont été cataloguées par le Procureur de la République, depuis des organisations religieuses jusqu'aux organisations ouvrières. Acteurs, réalisateurs, scénaristes, techniciens, tout le monde est forcée de proclamer publiquement son patriotisme. Toute critique du gouvernement et de son programme soulève des cris de « Traître ! » et, bien sûr, de « Rouge ! ».

Lentement mais sûrement tous nos droits les plus sacrés nous sont enlevés. Au nom de l'anticommunisme, au nom de la Liberté, nous allons vers le Fascisme et la Guerre.

Le crime d'Edward G. Robinson

Le Comité « Contre les Activités Non-Américaines » annonce une nouvelle investigation. Il faut croire qu'il existe chez nous encore trop de liberté d'opinion, de libre création. En effet, il y a à Hollywood un grand nombre de gens profondément préoccupés par la question de la sauvegarde de la paix. La guerre de Corée et la tourmente qu'elle a prise n'ont pas, n'ont jamais eu l'approbation entière du monde du cinéma. Bien sûr, elle a eu quelques partisans virulents, mais auprès de la grande majorité des gens, elle a rencontré de l'apathie et une réprobation discrète.

Une pétition pour une paix immédiate a circulé et récolté de nombreuses signatures malgré le règne de la terreur. Donc, il nous faut une nouvelle investigation, il faut étouffer l'opposition, serrer la vis. Faire taire... ou mieux encore, liquider. On nous promet d'ailleurs que cette nouvelle inquisition s'étendra à toutes les autres industries du spectacle, théâtre, radio, télévision...

La première indication quant à l'étendue de cette investigation nous a été fournie par un compte rendu dans la presse. Les membres du Comité avaient questionné un certain J.J. Jérôme, responsable du Parti Communiste, pour savoir qui, à Hollywood, avait donné de l'argent à son parti. Ils annoncèrent qu'ils avaient en leur possession une liste de plus de cent noms et ils demandèrent à Jérôme d'identifier ces noms. Il refusa.

Dès sa première séance, le Comité annonça qu'il était tout spécialement préoccupé de savoir quelle influence les communistes avaient à Hollywood, tant sur les scénarios que sur le plan financier. Qui avait donné de l'argent à des organisations subversives et au Parti Communiste ?

Il y eut trois témoins le premier jour. Howard da Silva, un excellent acteur qui tu te rappelles sûrement : il interprète le barman dans « Lost week-end ». Il est très populaire chez nous, je crois même qu'il fut proposé pour l'*Oscar*. Le deuxième témoin était l'actrice Gale Sondergaard qui, elle, a son *Oscar* pour son interprétation dans « Anna et le roi de Siam ». A propos, elle est la femme d'un des Dix de Hollywood qui, j'espère, sortira prochainement de prison.

Le troisième témoin était Larry Parks, la populaire jeune vedette de « La Vie d'Al Jolson ».

C'est lui qui fut appelé le premier. Pour commencer le conseiller juridique du Comité lui donna connaissance d'une résolution du Comité. Plusieurs témoins, disait ce document officiel, ont déjà parlé devant le Comité pour expliquer comment ils avaient été les dupes du Parti Communiste. Cette première séance, et celles qui suivront, auront pour but de recueillir les mêmes aveux dans le domaine de l'industrie du spectacle. « J'espère, continua l'avocat, que tous ceux qui ont commis l'erreur de rejoindre les rangs d'organisations communistes ou crypto-communistes, auront le courage et l'honnêteté de passer des aveux complets sur ce qu'ils savent concernant ces organisations. »

J'ai connu Larry Parks. J'ai du mal à croire qu'il s'est vendu au Comité. J'ai mal en pensant que ce garçon jeune et honnête qui disait toujours qu'il fallait faire davantage pour assurer la liberté et l'égalité de tous a perdu jusqu'à la dernière parcelle de courage, qu'il a trahi tout ce qui fait la dignité d'un homme, pour sauver sa carrière. Je peux comprendre comment il en est venu à se tordre comme un ver dans la boue — mais je ne peux ni l'oublier ni lui pardonner.

Il avoua qu'il avait été membre du Parti Communiste de 1940 jusqu'à 1945, mais qu'il avait démissionné parce que la ligne de ce parti ne correspondait pas à son idéal. Qu'il n'avait rien fait de mal, que le parti n'avait reçu de lui, en toutes ces années, que 60 ou 70 dollars maximum. Que tout cela avait été une profonde erreur, qu'il avait appris sa leçon. Qu'en cas de guerre entre l'Amérique et l'U.R.S.S., il serait évidemment du côté de l'Amérique, qu'il était un Américain loyal. Bon, jusque là, ça va, ce genre d'aventure, après tout, c'était son affaire à lui. Mais il devait savoir qu'on ne le laisserait pas s'arrêter en aussi bon chemin — tout le monde le savait.

Et en effet, cela ne suffisait nullement au Comité. Il voulait des noms, des lieux. Que savait-il d'autre ? Qui connaissait-il, quels avaient été ses contacts ?

M. Parks, l'idéaliste, les supplia de ne pas le mettre devant le choix de ramper dans la boue, en devenant mouchard, ou d'aller en prison. Le Comité lui offrit alors un autre choix, plus « magnanime ». Il pouvait soit donner les noms de ses anciens amis pendant la séance, publiquement, soit — si un sentiment de délicatesse l'en empêchait — dans une séance à huis-clos à laquelle il serait convoqué... ce qui fut fait. Et l'honnête M. Parks, qui avait toujours été « pour les opprimés » leur dit tout ce qu'ils voulaient savoir.

Comment a-t-il pu devenir un mouchard ? Il l'explique lui-même tout le long de son témoignage, se plaignant sans cesse de ne pouvoir plus trouver de contrats, craignant la fin de sa carrière. Mais croyait-

(Suite page 22)

INTERDIRE LE FILM SUR SEZNEC c'est attenter aux droits de la défense

« A bas la censure ! », c'est ce que crieront unanimement les spectateurs de la grande assemblée organisée le vendredi 11 mai, à la Salle Pleyel, par la Ligue des Droits de l'Homme et le Comité de Défense du Cinéma Français.

L'Ecran français est fier d'avoir contribué pour une grande part à alerter l'opinion sur le scandale de l'interdiction par le gouvernement du film sur *L'Affaire Sezne*c, par le réalisateur de *Justice est faite*, André Cayatte.

De tous les côtés, les protestations s'élèvent contre la violation de la liberté d'expression en matière de cinéma.

Et ces protestations s'organisent et vont converger dans une grande assemblée, à la Salle Pleyel, dont le programme vous est donné dans le présent numéro de *L'Ecran*. Louez vite vos places !

M^e Toulouse, bâtonnier de l'Ordre des avocats

Le bâtonnier Toulouse a tenu à prendre position très nettement dans la question de la censure cinématographique qui vient d'être soulevée à propos de *L'Affaire Sezne*c, le film préparé par André Cayatte.

Chacun doit avoir la possibilité de s'exprimer sur toutes les questions, et cela par tous les moyens d'expression qui sont à sa disposition, me répond-il. J'estime qu'à l'heure actuelle cette liberté d'expression est plus que jamais indispensable pour assurer la liberté de la défense, dont je suis un des plus ardents champions, d'abord, certes, en ma qualité de bâtonnier, mais aussi par une conviction personnelle dont je crois avoir donné maintes preuves. Cette liberté est la seule garantie que garde l'individu en face des droits toujours grandissants de la collectivité. Et elle n'est d'ailleurs nullement incompatible avec l'intérêt de la collectivité.

Cette protection de l'individu, chose si nécessaire, doit pouvoir librement s'exercer selon tous moyens juridiques, légaux. C'est ainsi que la révision d'un procès est un moyen de défense parfaitement normal, légal, lorsqu'il y a des découvertes de documents nouveaux.

Bien entendu, chacun peut choisir le moyen de défense qu'il préfère : articles de journaux, pièces de théâtre, films.

Seules des raisons d'ordre public pourraient empêcher l'usage d'un de ces moyens de défense. Comme raisons d'ordre public peut-être pourraient-on invoquer, par exemple, le fait que certaines pressions extérieures puissent, au moment où un tribunal doit statuer, s'exercer ouvertement sur les juges.

Mais quand, en demandant la révision d'un procès, on se contente de demander l'application des moyens que la loi met à notre disposition, il est absolument normal que chacun puisse le faire suivant le mode d'expression qui lui est particulier.

Donc, encore une fois, l'empêcher, ce n'est pas seulement attenter à la liberté d'expression, comme vous me le demandiez dans votre question, mais c'est attenter à la liberté de la défense : puisqu'on ne fait, en l'occurrence, que réclamer que les tribunaux se prononcent. — C'est attenter à un moyen légal de défense et de liberté.

Il n'y a aucune raison de faire une exclusive en ce qui concerne le cinéma. C'est un moyen d'expression comme les autres. Je considère que chacun peut faire valoir, pour la défense, tous les moyens existants.

Ce principe étant établi, il ne peut se présenter, après, et après seulement, que des difficultés d'exécution (par exemple s'il y a diffamation, etc.). C'est au metteur en scène de les éviter. Il faut s'en rapporter à lui. Mais ces questions d'exécution ne peuvent intervenir qu'ensuite, et cela ne doit nullement mettre en cause la possibilité de s'exprimer, la liberté d'expression elle-même.

Recueilli par P.B.D.

Louis DAQUIN, secrétaire général du Syndicat des techniciens

En ma qualité de secrétaire général du Syndicat des techniciens de la production cinématographique, je peux vous dire qu'innombrables sont ceux de mes camarades qui sont brimés, dans leur droit d'expression, par la censure cinématographique.

Elle étouffe dans l'œuf les plus valeureuses entreprises. Indépendamment de l'insupportable atteinte à la liberté de chacun de nous que cela représente, cela constitue une entrave considérable au développement du cinéma français, que la censure voudrait confiner dans le conformisme le plus plat et dans la médiocrité. Un tel état de choses doit cesser.

Charles SPAAK, président du Groupe professionnel des scénaristes du syndicat des auteurs :

Si on était si sûr que Sezne^c soit coupable, pourquoi l'avoir mis en liberté ?

Ce n'est pas le film qu'on devrait arrêter, c'est Sezne^c. Qu'on le renvoie donc au bûche de toute urgence, au nom de la démocratie et de la liberté, bien entendu...

Que pensez-vous de l'attitude du gouvernement à l'égard du film de Cayatte ?

La lettre de René Mayer. C'est insensé ! Le plus drôle, c'est que, maintenant, le ministre prétendrait qu'il a signé une telle lettre à la légère.

Comment concevez-vous que l'on puisse mettre le cinéma à un régime de censure spécial, sous prétexte qu'il touche un grand nombre de spectateurs ?

Quand un film touche un très grand nombre de spectateurs, c'est en général parce qu'il est bon.

En suivant le raisonnement que vous me citez, on finirait par ne tolérer les films qu'à la condition qu'ils soient mauvais, et que personne n'ait envie de les voir.

Est-ce qu'on pourrait concevoir que M. François Mauriac, pour prendre son exemple, s'il avait tout d'un coup dix fois plus de lecteurs, soit dans l'obligation de réviser ses romans en conséquence et de les censurer, pour ne pas démolir les gens ?

André CAYATTE, réalisateur de "L'Affaire Sezne^c"

Je remercie tous ceux qui viennent m'épauler pour servir à la fois la cause de la justice et celle du cinéma.

Quoiqu'il advienne, j'entreprendrai le tournage de mon film au mois de juin.

Et, naturellement, je serai à la grande assemblée du 11 mai, à la salle Pleyel.

LA DÉCLARATION DES PROFESSIONNELS DU CINÉMA DANS LEUR LETTRE DU 3 MAI 1950 AU MINISTRE DE L'INFORMATION

Par lettre du 3 mai 1950, les professionnels du cinéma ont fait part au ministre de l'Information, responsable de la censure cinématographique, de leur décision de quitter la commission de contrôle des films (la commission de censure). Ils écrivaient notamment :

La menace aggravée et permanente d'interdiction de tous ordres que fera peser sur le cinéma une censure à prédominance administrative incontestable ne pourra qu'aboutir à l'asphyxie de l'inspiration chez nos auteurs. Il est à craindre, en effet, que les producteurs, effrayés, ne préfèrent recourir à des sujets d'un conformisme éprouvé et d'un caractère dépourvu de toute ambition de recherche artistique.

L'intérêt national exige que le cinéma cesse d'être ravalé au rang de divertissement sans qualité et qu'il soit enfin considéré comme un instrument d'expression et de culture. En ce cas, il lui faut de l'air et ne pas le cerner dans un cercle d'idées conventionnelles et éducorées. Nous ne saisissons pas que l'intérêt national puisse trouver son compte en l'amoinissement du cinéma français.

Signé par les représentants autorisés du Syndicat des producteurs, de la Fédération des distributeurs, de la Fédération des exploitants, du Syndicat des exportateurs de films, du Syndicat des réalisateurs, du Syndicat des scénaristes, de l'Association des critiques de cinéma, de la Fédération des ciné-clubs.

Françoise ROSAY, Claude AUTANT-LARA, CARETTE élus au studio de Boulogne, délégués pour le rassemblement de la Paix du 15 Juillet

La pluie battante à la neige floconneuse : tel est le passage brusque auquel je me suis exposé en pénétrant le jeudi de l'Ascension, à dix-neuf heures, quinze, au Studio de Boulogne, sur le plateau du film « L'Auberge Rouge », qui dirige Claude Autant-Lara.

Une dure journée de travail

Dehors, un bel orage sur le Rond-Point de la Reine : dedans, un vaste paysage blanc, se détachant sur un ciel bleu sombre. Quand on lève le nez, on aperçoit très haut, au-delà du ciel, le toit de l'univers, ce toit sous lequel s'entremêlent des passerelles, des projecteurs, des câbles, bref, tout ce qui produit le jour ou la nuit, l'hiver ou l'été, tout ce qui éclaire les passions, bonnes ou mauvaises, que « tournent » en bas de simples mortels, comme vous et moi.

Pour l'heure, la lumière est crépusculaire : on vient d'éteindre les projecteurs. Et les simples mortels, acteurs, techniciens, ouvriers, sont rassemblés, les pieds dans la neige, à côté d'un sapin. Ils sont là ; c'est la fin d'une dure journée de travail, au cours de laquelle il a neigé tout le temps. « Huit jours que nous courrons sous la neige », explique Claude Autant-Lara. « Nous n'en pouvons plus... Vivement le soleil ! »

Françoise Rosay est à demi allongée dans la neige ; elle a le visage si humain, si empreint de bonté pour les hommes qu'elle montrait en particulier à la salle Pleyel, au cours de sa déclaration contre la guerre.

Françoise Rosay est à demi allongée dans la neige ; elle a le visage si humain, si empreint de bonté pour les hommes qu'elle montrait en particulier à la salle Pleyel, au cours de sa déclaration contre la guerre.

Claude Autant-Lara écoute en regardant la neige, sur le sol. A ses côtés, toute l'équipe fait cercle devant Alsner, et elle entoure Françoise Rosay.

Le tapis vert

« La situation est grave », dit Alsner. « Chacun de vous le sait. Mais nous voulons empêcher la guerre. Nous voulons que les gouvernements s'entendent. Et cela est possible. Rappelez-vous ce que Françoise Rosay disait à la salle Pleyel :

Après avoir bien tué, on se réunit autour du tapis vert et on discute. Pourquoi ne pas commencer tout de suite par le tapis vert ? Le choix est tellement simple, ou bien la mort collective

Plus tard, il entamera la discussion générale : « Ah ! moi, je dis : « pas de guerre ». Et il accepte d'être délégué le 15 juillet ».

Autant-Lara accepte aussi : puis Françoise Rosay, puis l'acteur noir Germain. On désigne aussi des ouvriers, des techniciens : le nom de l'architecte décorateur Max Douy vicinie avec celui de l'électricien Paul Chapapeur... En tout quarante délégués.

Et pendant l'élection, les signatures s'accumulent au bas de l'Appel pour un Pacte de Paix.

Carette intervient

De sa voix sourde, trainante, inimitable, mais bien connue, Carette s'écrie : « On ne trouve plus de

plus tard, il entamera la discussion générale : « Ah ! moi, je dis : « pas de guerre ». Et il accepte d'être délégué le 15 juillet ».

Autant-Lara accepte aussi : puis Françoise Rosay, puis l'acteur noir Germain. On désigne aussi des ouvriers, des techniciens : le nom de l'architecte décorateur Max Douy vicinie avec celui de l'électricien Paul Chapapeur... En tout quarante délégués.

Et pendant l'élection, les signatures s'accumulent au bas de l'Appel pour un Pacte de Paix.

On trinque pour la paix

L'atmosphère est extraordinairement cordiale. On quitte les champs de neige, et l'on va trinquer ensemble, dans une autre partie du studio. Là, les discussions continuent : le chef opérateur Book ne demande qu'à croire à la paix. Mais il garde des doutes sur notre possibilité de tous de la maintenir.

« Mais si, c'est possible ! » Et on lui parle des résultats déjà obtenus.

Dans un coin, Schlossberg est entouré d'une dizaine d'ouvriers. La conversation est amicale, sérieuse.

Autant-Lara n'a pas le temps de répondre aux journalistes

Je m'approche d'Autant-Lara : « J'ai lu l'ignoble attaque que François Mauriac vient de faire contre vous ! Allez-vous répondre ? »

« Avec mon film, comment voulez-vous que j'aie le temps ? Et puis, il fallait répondre aux journalistes, dans mon métier, on n'en finit pas. En principe, je ne réponds jamais aux journalistes... » Il hausse les épaules en souriant : « Tout de suite, j'ai eu un moment d'étonnement. C'est l'homme qui bronche ce que j'écris, et c'est moi qu'il traite de jésuite... Ça n'est pas très reluisant, d'en arriver là... »

Un beau tour de chant

Il y a encore des conversations un peu partout, par petits groupes.

Certes, il est tard, certes, il va falloir se séparer ! Mais la paix, on en reparlera demain et après-demain, et les autres jours, au Studio de Boulogne. Les délégués pour le 15 juillet s'adresseront eux-mêmes à ceux de leurs camarades absents aujourd'hui. Ils leur feront signer l'appel pour un Pacte de Paix.

Et Carette de dire à Autant-Lara : « Allez ! le 15 juillet, j'irai faire un beau tour de chant. On le travaillera ensemble, veux-tu ? »

Vous verrez prévenus : si vous voulez entendre chanter Carette, rendez-vous le 15 juillet, dans la bonne ville de Paris...



"LA DERNIÈRE ÉTAPE" au "Studio Parmentier"

Le grand film polonais *La Dernière Étape*, présenté hors festival à Cannes, sort cette semaine en nouvelle exclusivité au « Studio Parmentier », 163, avenue Parmentier (Métro Goncourt). Ce témoignage bouleversant sur les atrocités nazies a été réalisé par Wanda Jakubowska, Prix de la Paix.

La Dernière Étape nous montre des milliers de ces femmes, affamées, martyrisées mais toujours debout, indomptées même devant la mort. Aujourd'hui, le film a d'autant plus d'intérêt que le monde est de nouveau menacé de la guerre. Personne ne peut rester insensible à cette évocation tragique des horreurs de la guerre. Il faut voir et revoir *La Dernière Étape*.



NOTRE COUVERTURE

Edwige Feuillère, la belle interprète d'*Olivia*, créée, dans ce film mis en scène par Jacqueline Audry, le personnage très attachant de Mlle Julie.

(Production Memnon Films, distribué par Filmsonor.)

Places de 100 à 400 fr. Location : Salle Pleyel, Ligue des Droits de l'Homme, 27, rue Jean-Dolent (Gob. 71-25), Syndicat des Techniciens et C.D.C.F., 92, Champs-Elysées (Hly. 49-29) et à « L'Ecran français ». Places à l'entrée, le soir même, à partir de 20 heures.

JAN

★ Chapelier de grande classe



• « CRILLON ». Petite cloche en laize blanche. 2.500 francs
• GRACIEUSEMENT : 45 photographies réunies en une plaquette de 24 pages et reproduisant les plus beaux chapeaux JAN, vous seront expédiées sur simple demande. Hâtez-vous, le tirage est limité.

14, rue de Rome PARIS et 10, rue Paradis MARSEILLE

(Près Gare St-Lazare,
FAQ Cour de Rome)



NAHMIAS

JEAN DISLY "COIFFEUR MODERNE"

8, RUE DE L'ISLY (Près Gare St-Lazare)
Téléphone : EUrope 39-96



■ JEAN DISLY annonce loyalement ses prix, service compris : Shampooing, mis en pil 400 fr. Permanent 1.700 fr. Et vous serez toujours parfaitement coiffée.

■ JEAN DISLY. Ses coiffures sur cheveux courts et ses coiffures traditionnelles, suivant vos préférences.

■ JEAN DISLY. Spécialiste de la permanente à froid, postiches en cheveux naturels.

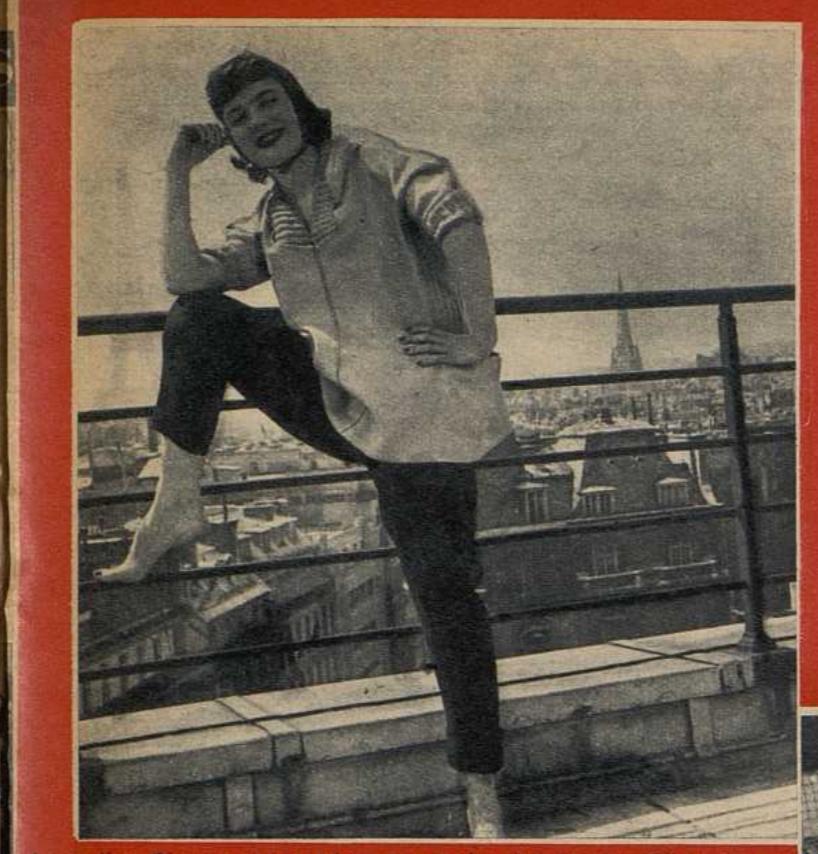
NAHMIAS



Jacqueline Pierreux vous adresse son plus joli sourire. Elle porte un maillot de bain d'une coupe parfaite, de velours noir finement côtelé sous une veste vague, de toile de tente, à larges rayures, jaunes, blanches, havane et vert vif. Le sac de plage, renforcé de cuir, est assorti à la veste.



...Un ensemble très « déjeuner sur l'herbe » : jupon de cotonnade rayé bleu et blanc, tablier-corset de toile de bâche jaune soleil, charlotte de popeline de soie noire.



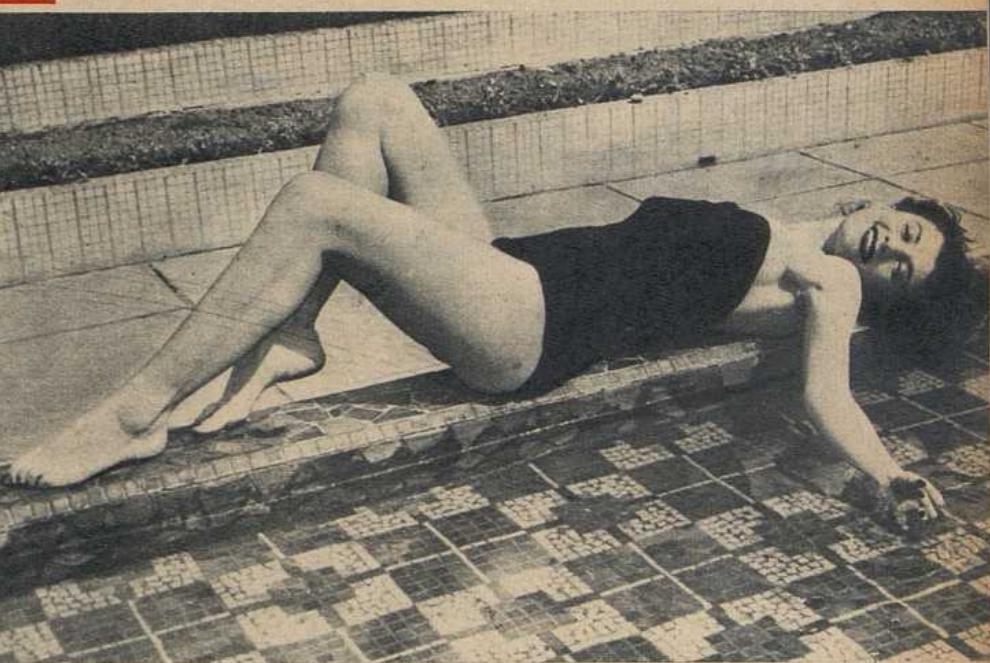
Jacqueline Pierreux vous adresse son plus joli sourire. Elle porte un maillot de bain d'une coupe parfaite, de velours noir finement côtelé sous une veste vague, de toile de tente, à larges rayures, jaunes, blanches, havane et vert vif. Le sac de plage, renforcé de cuir, est assorti à la veste.



Un ensemble très élégant de grand écossais aux tons vifs bordé de piqué blanc : corsaire très moultant, corset et longue chasuble-tunique.

Jacqueline Pierreux choisit chez Calixte, ensembles de bain et robes de plage...

JACQUELINE PIERREUX nous est revenue... Elle s'est arrachée, non sans peine, à l'enthousiasme du public italien qui l'adore... Mais Jacqueline aime son « village natal », Paris, et aussi les escapades... Nous l'avons accompagnée chez Calixte où elle a choisi les éléments (réduits) de sa garde-robe de vacances... Et puis, parce qu'il faisait du soleil ce matin-là (par hasard) nous nous sommes transportés d'un coup d'aile... sur la terrasse Martini... En effet, où trouver, en plein cœur de la



« Le maillot de velours côtelé noir est un fard pour les teints bronzés... Pour le moment, la brune Jacqueline n'a pas encore eu le plaisir de prendre des bains de soleil : le noir exalte la blancheur de sa peau... »

capitale, plus joli décor ? Un miroir d'eau, des arbustes et des mosaïques comme dans le jardin d'une villa romaine et, panorama immobile, imprévu, les coupoles, les clochers, « la Tour », noyés ce matin-là dans une brume bleu et or... Une brume qui avivait les couleurs éclatantes des toiles gaies que Calixte a employées pour sa très jolie collection d'été...

L'ensemble type (charmant) de cette collection est un jupon mille raies de cotonnade et un corset-tablier de « toile de bâche ». Le tablier comporte une « poche kangourou ». Il est traité en uni : jaune vif, ou rouge, ou même noir... »

...L'écossais chatoyant s'orne de revers et de biais de piqué blanc... Certains maillots de bain sont coupés dans un velours à côtes très fines : l'effet est ravissant ; le noir mat éclairé de reflets doux est un fard pour les peaux bronzées... »

...Enfin, les paletots et vestes de toile de tente, à larges rayures bayadère, s'harmonisent avec les sacs de plage, confortables et pratiques, taillés dans le même tissu... »

Cécile CLARE.



DES VACANCES GRATUITES

Au Festival International du film, à Karlovy-Vary

Au Festival Mondial de la Jeunesse, à Berlin

100.000 Fr. D'AUTRES PRIX
dont 1 vélo, 1 tente, serviettes en cuir, etc.

en participant au

GRAND CONCOURS D'ABONNEMENTS de L'ECRAN français

Règlement

Rappelons que le règlement du concours prévoit, pour le classement : **5 points** pour les abonnements d'un an et **3 points** pour ceux de six mois.

★ Le 1^{er} gagnant aura droit à un voyage de quinze jours au Festival International du Film, à Karlovy-Vary (Tchécoslovaquie).

★ Le 2nd à un voyage de 15 jours au Festival Mondial de la Jeunesse, à Berlin.

★ En outre, un magnifique briquet, portant le « Minotaure » d'un côté et le titre du journal de l'autre, sera remis à chaque abonné ayant collecté soixante mois d'abonnement.

Quelques conseils

★ Écrivez très lisiblement les noms et adresses et n'omettez jamais d'indiquer la durée des abonnements souscrits.

★ Envoyez toujours l'argent correspondant aux abonnements souscrits. Aucun abonnement ne sera mis en service tant que le montant n'en sera pas perçu.

★ L'abondance des matières nous a obligés, dans les derniers n°s, à ne pas parler du concours. Mais, depuis, quatre nouveaux concurrents sont entrés en lice. Quatre Parisiens (ou presque... c'est pour Asnières) ! Ils ne sont pas encore dangereux pour les autres — pour le moment — mais nous les avons vus, et ils sont bien sûr ! Attention au « chamboulement » !

Il est vrai qu'il vient d'y avoir un autre Jean-Pierre Chatelain, de Neuilly, s'est adjugé la première place en envoyant à nouveau 2 abonnements d'un an. Et M. Régnier, de Bordeaux, également. Néanmoins, il demeure à la 3^e place en ayant, quand même, « décroché ». M. Fleury, de Nice, qui passe 4^e.

Bien des modifications sont déjà intervenues depuis le début ! Et que nous réserve l'avenir ? Surtout qu'un 2nd prix intéressant est annoncé ! Diable ! il y en a des jeunes à travers la France qui veulent aller au Festival de la Jeunesse, à Berlin !

Alors... ? Au travail ! Faites des abonnements ! Vous risquez votre chance et vous géderez « L'ECRAN français » à poursuivre sa lutte pour un cinéma français au service de la vérité et de la paix.

E. L.

TARIF DES ABONNEMENTS

France : 1 an : 1.600 - 6 mois : 850 fr.

Etranger : 1 an : 2.400 - 6 mois : 1.350 fr.

TERREUR A HOLLYWOOD

(Suite de la page 15.)

il vraiment qu'en perdant toute dignité, en devenant une chiffre souillée, il deviendrait de nouveau « populaire » ?

Le Crime ne paye pas...

Le Comité, pourtant, l'aida de son mieux. M. Parks a été loyal et courageux, proclamèrent-ils. C'est un grand acteur. (Il faut croire que ce jugement « artistique » leur fut inspiré par le « rôle » que Parks joua devant eux !) Ils émirent le cœur que l'industrie du cinéma donneraient à Larry Parks ses erreurs passées. Elle prouverait ainsi qu'un homme peut parfaitement bien donner certaines informations sans pour cela être persécuté...

Tout cela, évidemment, avec l'intention d'appeler d'autres témoins. Mais les choses devaient se passer bien autrement que l'Idéaliste ne l'avait espéré. Il sembla que ceux qu'il avait voulu rassurer à son égard ne savaient pas apprécier son sacrifice à sa juste valeur.

Pour commencer, un des journalistes les plus corrompus de la presse à scandale déclara à un banquet, donné à « L'Alliance Cinématographique » pour la Préservation de l'Idéal Américain :

« Au diable M. Parks ! Si ses propres copains ne veulent pas de lui, que voulez-vous que nous en fassions ? »

Ensuite, un grand producteur déclara que s'il avait le choix entre Parks et un autre acteur, il ne prendrait en aucun cas Parks.

« Pourquoi se mouiller ? » était sa conclusion. Puis les Studios Columbia annoncèrent que Parks avait été retiré de la distribution d'un film dont il devait être la vedette. Aux dernières nouvelles, M. Parks est au lit avec une maladie de cœur — du moins c'est ce qu'il fait dire par son avocat.

Si la bataille de la Paix est perdue, si la guerre éclate, j'espère que des gens comme Parks comprendront qu'ils ont leur part de responsabilité. Un jour viendra où nous nous souviendrons de ceux qui ont tenu bon — et de ceux qui ont trahi. Ceux-là... je me demande parfois comment ils peuvent regarder en face leurs gosses sans penser à tous les gosses du monde que menace la guerre atomique ?

Les deux autres témoins, par contre, refusèrent de se laisser intimider par les menaces du Comité. Howard da Silva et Gale Sondergaard invoquèrent tous deux certaines lois constitutionnelles qui autorisent le citoyen à refuser tout témoignage qui tendrait à l'incriminer, et qui garantissent le

droit de la libre opinion. Questionné sur ce qu'il ferait si l'Union Soviétique attaquait les Etats-Unis, da Silva répondit qu'il était « pour le peuple américain ». Il maintint son droit de critiquer la politique gouvernementale. Notre Congrès, dit-il, a beaucoup de droits, mais le dernier de ces droits est certainement celui de faire la guerre, contre la volonté de paix de la grande majorité du peuple américain.

Notre seul espoir... la résistance

Ce ne sont peut-être pas de grands héros, mon cher vieux, ils n'ont rien dit de très sensationnel, mais ils ont résisté ! Ils ont fait preuve de dignité et de courage, ils ont montré à ceux parmi nous qui attendaient une lueur d'espoir, que tout n'est pas perdu, qu'il existe encore des gens dans lesquels on peut avoir foi. Je leur suis très reconnaissant.

Je voudrais pouvoir te dire qu'un grand mouvement de résistance se dessine. Hélas ! je ne le puis pas encore. Les choses vont mal, mon cher, aucun front organisé ne peut encore être opposé aux menées des réactionnaires. Les gens sont confus, incertains et ils ont peur. Il existe une sorte de reconnaissance maussade du fait qu'on nous mène vers le malheur et la catastrophe, mais nous ne savons pas encore comment l'arrêter. Il va falloir trouver les moyens et l'espérance de tout mon cœur que nous les trouverons avant longtemps. Je sais quel sombre avenir nous attend si nous ne réagissons pas bientôt, si malgré tout ce qu'ils mobilisent contre nous, nous n'écrasons pas vite ce fascisme issu de notre propre sol. Ils ne menacent pas seulement notre gagne-pain, pas seulement nos consciences, mais notre vie même et celle de millions d'hommes de par le monde.

Je ne peux parler qu'en mon nom propre. Personnellement, j'ai cessé de croire que mon silence me sauvera. J'espère en trouver d'autres qui pensent de même, et ensemble nous crierons : Gare ! Nous essayerons, nous chercherons l'appui de tous les êtres décents, de tous ceux qui, avec nous comprennent la nécessité de ranimer les vieux mots d'ordre : Mort à la Guerre... Mort au Fascisme !

Il va falloir se battre pendant qu'il est encore temps. C'est notre seul espoir. J'espère qu'ils seront nombreux, ceux qui pensent comme moi.

Amicalement.
X...

“ NOUS LES GOSSES ”

(Suite de la page 3.)

attendons d'eux, mais dans l'ensemble, la plupart comprirent et composèrent leur personnage avec le maximum de vérité et cela sans jamais nous faire gâcher plus de pellicule que les adultes.

Fils d'ouvriers, d'employés, d'artistes, gosses de Montmartre et de Montparnasse, de Belleville et de Joinville, vedettes de quelques semaines et d'un film, dont quelques-unes tentèrent de poursuivre une carrière sans espoir et sans prolongement, car le vrai gosse de cinéma est celui d'un film (ou il est lui-même).

Que sont-ils devenus : Tom Soulie (dit Godasse), Rozet, Nicolas, Doudou, Georgette, Lola, Blanche-Neige (la petite métisse aux cheveux bouclés). Tous nos gosses ?

Ils ont grandi bien sûr. Certains, retrouvés, assisteront à la projection de leur film, au Cardinet.

Et cela fera l'objet d'un prochain article.

CLASSEMENT

- 1 - Chatelain J.-P. (Neuilly) 49 pts
- 2 - Timcusin Pierre (Paris) 42 »
- 3 - Régnier J. (Bordeaux) 39 »
- 4 - Fleury Michel (Nice) 37 »
- 5 - Juge René (St-Etienne) 24 »
- 6 - Lemire Colette (Paris) 19 »
- 7 - Kolpa Jean (Paris) 17 »
- 8 - Guermic A. (Rennes) 8 »
- 9 - Billard (Paris) 8 »
- 10 - Neurisse (Asnières) 8 »
- 11 - Pouget Renée (Paris-15^e) 5 »
- 12 - Petit Jeannette (Paris-6^e) 3 »

TARIF DES ABONNEMENTS

France : 1 an : 1.600 - 6 mois : 850 fr.

Etranger : 1 an : 2.400 - 6 mois : 1.350 fr.

FAITES VOUS-MÊMES LE CINÉMA QU'ON NE VEUT PAS VOUS DONNER

Faut-il organiser une rencontre de cinéastes amateurs ?

TOUS les samedis matin, nous voyons venir à L'Ecran certains d'entre vous, et tous sont animés de la même préoccupation : s'entraider.

L'un cherche une caméra, l'autre un scénario, un troisième voudrait mettre les « gros sous » en commun, un quatrième apprendre à travailler et suivre les cours de réalisation proposés par notre ami R. P., un cinquième...

On se rencontre, on s'entend, on s'accorde au mieux de ses préoccupations.

Et plus que des projets de films, le moyen de les réaliser.

Ne pourrions-nous pas faire de cette rencontre une soirée passionnante et fertile ?

Et qui, sans doute possible, porterait ses fruits ?

Monsieur SEIZE.

● Ajoutons aux inscriptions déjà reçues pour les cours de prise de vues et de réalisation proposés par M. R. P., celles de MM. Lonsdale, Barbe et Juillet.

Et déjà, de Marseille et de Lyon, nous est parvenue la nouvelle que de jeunes délégués au Festival de Berlin, seduits par ce projet, se préparent déjà à emporter leur caméra.

Aujourd'hui, c'est M. Billard qui, au nom du Cercle Espoir, nous entretient du même projet.

L'Ecran vous tiendra volontiers au courant et, si vous le voulez, servira de trait d'union entre vous tous.

ATTENTION !

Notre permanence du samedi matin se tiendra jusqu'à nouvel ordre, 3, rue des Pyramides.

FILM-FLIC

OUI OU NON ?

Nous recevons de M. Hervé Bromberger, le réalisateur d'*Identité judiciaire*, une lettre nous demandant de publier la « rectification » suivante :

●

« Pour tenter de prouver que « Identité judiciaire » est un film au service de la police, vous faites état d'une lettre adressée par M. Raoul Lévy, producteur relatif et détaillant du film à M. Desvaux, directeur de la P.J. Cette lettre a été effectivement publiée par un journal corporatif.

●

Dieu merci, je ne m'exprime pas par la bouche de M. R. Lévy et vous n'êtes pas sans le savoir.

●

De même que vous n'ignorez pas que cette lettre a été écrite et répandue à mon insu et que je l'ai publiquement désavouée. J'ai la responsabilité du film et non pas celle de la conduite de M. Lévy.

●

Hervé Bromberger. »

Nous ne voulons pas entrer dans les débats qui semblent opposer le réalisateur d'*Identité judiciaire* à son producteur. Il n'en reste pas moins que ce dernier a vendu publiquement la mèche. Mais il est de plus en plus évident que Hervé Bromberger n'aime pas que l'on dise la vérité. Car il n'en reste pas moins que ce film est au service de la police. Que la lettre de remerciements à la P.J. ait été écrite à l'insu du réalisateur n'y change rien, et à vrai dire cela nous importe peu.

●

Identité judiciaire est un film-flic. Roger Boussinot a dit pourquoi dans sa critique publiée dans le numéro 303 de *L'Ecran français*.

Aujouts pour finir que l'acharnement assez maladroit que Hervé Bromberger met à se défendre d'avoir fait un film-flic nous permet d'espérer qu'il réfléchira davantage, à l'avenir, avant de traiter un sujet. Il y a tant de professions beaucoup plus honnables à honorer...

●

SAINT-AMANT : « Cinéma Moderne », 20 h. 30 : *Citizen Kane*. — AIX-EN-PROVENCE : « Lumière d'hiver ». — EDEN-CINÉMA : « Lumière d'hiver ». — AIX-EN-PROVENCE : « Excelsior-Cinéma ». — QUATRE PAS DANS LES NUAGES : « Cluny-Palace ». — LYON : « Salut des fêtes des minots ». — LYON : « La Passion de Jeanne d'Arc ». — LYON C.C.U. : « Marly ». — LES VISITEURS DU SOIR : « VENCE ». — « Sanatorium » : Quatre pas dans les nuages. — NANCY : « Étudiants ». — L'AGILE : « Le roi du rail ». — COSENZA : « Eden-Cinéma ». — CHARTRES : « Entracte ». — METZ : « Entracte ». — CLUNY : « Cluny-Palace ». — AIX-EN-PROVENCE : « Casino Municipal ». — L'ASSASSIN DU PÈRE NOËL : « Colmar ». — UNION-CINÉMA : « Le monde de Paul Devaux ». — Les roisseaux du lac Petit-Balaton. — Ombre sur la neige. — Le petit renard. — Rythme de la ville. — VIENNE : « Premier de cordée ».

●

SAINT-AMANT : « Cinéma Moderne », 20 h. 30 : *Citizen Kane*. — AIX-EN-PROVENCE : « Casino Municipal ». — LA RÉGLE DU JEU.

●

CARCASSONNE : « Vox ». — LE RÊVE : « Le jeu se joue ». — LUNDI 14 MAI : LOIRET : « Le Corbeau ». — MARDI 15 MAI : LENS : « Cinéma des Familles ». — CROSSE : « Villiers-sur-Marne ». — SANATORIUM : « Monsieur Vincent ». — SAINT-BRIEUC : « Cinéma des Promenades ». — CHARTRES : « Excelsior ». — CHAMPS : « Crossfire ». — REIMS : « Faamilia ». — CHARTRES : « Une poignée de rats ». — MULHOUSE : « Odilon ». — QUATRE PAS DANS LES NUAGES : « Annecy ». — MITCHOURINE : « Boulogne-sur-Mer ». — SALLE MIE DES PILOTE : « Sylvie et le fantôme ». — CLERMONT-FERRAND : « Vox ». — 21 h. : il pleut. — MONTLUÇON : « Emile et les détectives ». — LILLE : « Le Défilé du diable ». — BEZIERS : « Tri-

●

●

●

●

●

●

●

●

●

●

●

●

●

●

●

●

●

●

●

L'ÉCRAN *français*



Madeleine Robinson est, au côté de Frank Villar, l'une des principales interprètes de « Garçon sauvage », que tourne actuellement Jean Delannoy.